SIX

NOUVELLES.

DE L'IMPRIMERIE DE MAME.

SIX
NOUVELLES.

PAR JOSEPH C. M.

Auteur du Récit de l'évasion d'un Officier pris à Quiberon.

Chevrade de Montfaron

TOME PREMIER.

PARIS,
GIDE FILS, LIBRAIRE,
Rue St.-Marc, n° 20.

1816.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sixnouvelles01cher

STÉPHANIE,

OU

LA POLICE DU DIRECTOIRE,

NOUVELLE PREMIÈRE.

La France venait de recevoir une nouvelle forme de gouvernement. Tandis que des magistrats avares employaient leur règne d'un jour à s'enrichir pour la vie, et que leurs anciens complices cherchaient à se ressaisir du pouvoir, les gens du monde s'efforçaient d'oublier au sein de la dissipation les maux de leur pays, et leurs propres inquiétudes. Leurs plaisirs m'attristaient: je m'aperçus que le monde ennuyait tous ceux qu'il n'avait point encore corrompus; et je vécus plus retiré.

Mon cœur avait besoin d'aimer : mais que voyais-je autour de moi? D'un côté quelques femmes vertueuses, qu'il eût été bien coupable, ou plutôt impossible de séduire; et de l'autre, ces femmes, qui, faisant de l'amour une profession, vendent et la vertu qu'elles n'ont point, et les plaisirs qu'elles ne partagent pas. Je restais dans l'indifférence. Ce calme, dont j'avais la folie de me plaindre, ne fut pas de longue durée.

Un jour, en passant sur le boulevard des Italiens par une pluie assez forte, j'aperçus un pauvre estropié qui récitait ses prières d'une voix tremblante, et paraissait beaucoup souffrir. Je ne dirais point qu'il fallait traverser les terres détrempées pour s'approcher de l'endroit où il s'était mis à l'abri, si, dans le même instant où je lui donnai l'aumône,

une jeune femme n'avait franchi le même obstacle. Nous trouvant si près l'un de l'autre, nous levâmes les yeux avec surprise. Frappé de sa beauté, je restais immobile. Elle pose une petite pièce d'argent dans la main de ce pauvre homme, avec un air affectueux et compatissant. Un dernier regard qu'elle jeta sur moi en s'éloignant, semblait annoncer qu'elle me savait quelque gré d'une action si simple et si naturelle. Ce regard et sa beauté touchante, et sa bienfaisance qui lui prêtait de nouveaux charmes, et la reconnaissance de ce malheureux qui nous regardait tour à tour, et demandait pour nous, d'une voix émue, les bénédictions du ciel, tout cela fit sur mon cœur l'impression la plus profonde. Un rayon soudain éclaira pour moi la perspective de la vie.

Mais tout à coup je songe que cette apparition sera peut-être la dernière.... Je cours : je ne vois plus rien. Revenu sur mes pas, j'hésite : quatre ou cinq rues aboutissaient au boulevard ; en un instant je les parcours. Mes yeux demandent à tous les yeux s'ils ont vu ce que je cherche ; chacun me regarde d'un air étonné, et je reste dans l'incertitude. Couvert de sueur, et le visage en feu, je passais à côté d'un de mes amis sans l'apercevoir : il me prend le bras, m'arrête : — Eh, mon cher Edouard, me dit-il, quel démon s'est emparé de vous? dans quel état vous voilà ! — Je demeurais interdit. — Remettez-vous, me dit-il encore, je ne vous demande plus ce que vous avez. Pauvre Edouard, l'heure terrible est arrivée ! — Montaigu se piquait de me connaître mieux que

personne, et ces paroles ne laissèrent pas de me frapper.

L'espoir de retrouver celle que je brûlais de connaître m'entraîna dans une vie plus dissipée ; mais lorsque j'avais parcouru sans succès quelques cercles, une rêverie profonde s'emparait de moi. Je ne disais, n'entendais plus rien, et ne restais quelques momens encore, que de peur d'être accusé d'impolitesse ou de bizarrerie. Soit intérêt, soit curiosité, Montaigu me faisait mille questions sur les motifs de ma tristesse. Honteux d'une folie que le choix le plus heureux pouvait à peine justifier dans la suite, je réprimai le besoin que mon cœur avait de s'épancher.

Cependant je n'étais pas sans excuse à mes propres yeux. Une délicatesse, exagérée peut-être, m'avait empêché de trouver le bonheur dans

l'amour, ou plutôt je n'avais pas encore aimé. Il faut si peu de chose pour rompre le charme!.... Vous qu'une maîtresse n'a point dédaigné, ne l'avez-vous pas vu quelquefois se parer avec soin, pour une fête à laquelle vous ne deviez pas la suivre, et rester pendant deux longues heures absorbée dans la contemplation de ses charmes et l'arrangement de ses atours, sans jeter un regard sur vous? Et pourtant votre présence la gênait encore : elle craignait d'avoir des distractions pendant le grand œuvre de sa toilette.

Il fallait une chimère pour me faire sentir le pouvoir de l'amour, et un miracle pour réaliser ma chimère. Le jugement que nous portons des autres, en les voyant pour la première fois, tient plus au sentiment qu'à la science des physio-

nomistes. Que cette prévention soit une faiblesse, ou l'effet d'un heureux instinct; toujours est-il vrai que je ne pus m'en défendre. Il m'était impossible de ne pas croire que la jeune inconnue ne fût un modèle de bonté : après ce rapide coup d'œil, j'étais aussi sûr de ses vertus que de ses charmes.

Quinze jours s'étaient passés en des recherches infructueuses. Un incident bien simple ranima mes espérances et redoubla mon amour.

Le pauvre, auprès de qui j'avais rencontré la jeune dame, se tenait toujours dans le même quartier, et je n'y passais pas une fois sans lui demander s'il l'avait vue. Un jour enfin, du plus loin qu'il m'apercut: — Elle est venue, me cria-t-il, ah! monsieur, qu'elle est bonne et généreuse! Elle m'a reconnu sur-le-

champ ; elle a paru contente de me revoir, et m'a donné beaucoup plus que la première fois. — Ne vous a-t-elle rien dit, bon homme ? — Non monsieur ; mais elle m'a regardé longtemps avec un air d'intérêt. — Je serrai la main du pauvre homme, et lui donnai tout ce que j'avais dans ma bourse, en lui recommandant bien, cependant, de demander l'aumône comme à l'ordinaire, et dans le même endroit.

Je ne doutai pas que la jeune dame ne vînt quelquefois dans ce quartier, et je me flattai qu'elle s'arrêterait encore auprès du pauvre. Je louai donc une chambre dans la maison voisine. L'espérance me soutenait, et ses rêves brillans me défendaient de l'ennui, pendant les longues heures que je passais à ma fenêtre, comme les femmes désœu-

vrées. Que de fausses alertes me donnèrent toutes celles qui s'arrêtaient devant le pauvre, et celles qui par leur taille ou leur habillement, pouvaient, de bien loin, ressembler à sa bienfaitrice! A la plus légère apparence, je descendais précipitamment, et je remontais aussitôt, après avoir envisagé, d'un air mécontent, les objets de mon erreur. Un jour enfin, et c'était un de ces jours de printemps, où tout le monde se promène au soleil, je crois voir... je reconnais la jeune femme. Je vole, je traverse l'allée, en poussant tous ceux que je rencontre. Pressée de s'échapper (tous les regards se portaient sur elle), l'inconnue donne au pauvre homme le tribut de la pitié, et se jette dans la rue voisine. Sans savoir ce que je pourrais lui dire, ni même si je devais l'aborder, j'allais la joindre,

quand elle entre dans un hôtel. A peine a-t-elle eu le temps de monter l'escalier, que, sans autre préambule, je demande au portier qu'elle est cette jeune personne. Sans doute l'air extraordinaire que j'avais en cet instant le déconcertait : il rougit, balbutie, et me dit enfin que c'est une comédienne de province qui vient de monter chez mademoiselle Danville, actrice aux Italiens. — Une comédienne de province, m'écriai-je ! Vous me trompez !.... Où loge-t-elle ? Monsieur.... je ne m'en souviens pas.... — Eh bien, je vais monter et le demander.... — Monsieur..... monsieur.... elle demeure dans la rue.... d'Anjou, près du café. — Elle s'appelle ? — Mademoiselle..... Rosalie. — Je vais à la rue d'Anjou, je la parcours deux fois inutilement, et d'une course plus

prompte encore je reviens à la rue de Grammont. Echauffé par le dépit, je me plaignais d'un ton brusque : un laquais qui m'écoutait, me dit : — Tenez, monsieur, en entrant dans la rue, comme cela, (il m'attirait vers la porte) c'est la cinquième maison. — Et s'interrompant tout bas : — allez m'attendre au premier cabaret, sur la droite. — Oui, monsieur, elle loge au cinquième, en face de la coëffeuse. — Apaisé tout à coup, et rempli d'un nouvel espoir, je me rends à la taverne voisine. Le laquais y vient quelques momens après. — Vous gâtez tout, avec ces façons-là, me dit-il ! — Il est vrai, j'ai eu tort de m'emporter : mais heureusement j'ai trouvé un homme obligeant, et vous allez me dire la demeure de cette jeune personne. — En disant cela, je glissais

un louis d'or dans sa main. — Hé ! l'ami, vous allez donc sur mes brisées ! — Quoi ! d'un laquais ! — Pas plus laquais que vous : — il ouvrait sa veste et me faisait voir une petite médaille — Nous sommes camarades. C'est moi qui ai découvert mademoiselle de Parthenai; un autre la ferait arrêter aujourd'hui, que j'en aurais seul la récompense. Il y a longtemps que je la *surveille* : mais je ne suis pas pressé. C'est une bonne âme, voyez-vous; elle assiste de pauvres émigrés, de pauvres prêtres ; je la fais suivre pas *mes gens*, et c'est elle qui me sert de *limier*. Cette digne fille m'a valu déja plus de cinq cents livres en numéraire. Aussi je ne l'arrêterai que le plus tard possible, et je suis bien persuadé qu'on ne la fusillera pas... à moins qu'il n'y ait *sous jeu* quelque

conspiration. Plusieurs lettres sont fort incendiaires..... Cette fille-là fait son état comme si Louis XVIII était roi du Pérou. — Les premiers mots me frappèrent d'étonnement, mais j'eus le temps de me remettre. Je vis qu'à la singularité de ma demande, le portier et les autres domestiques m'avaient pris pour un espion, et que l'espion même avait partagé cette erreur : il était important de ne pas la détruire. Je sentis que mademoiselle de Parthenai serait arrêtée sur-le-champ, si le prétendu laquais s'apercevait d'une méprise qui pouvait la dérober à ses poursuites. Il fallait jouer pendant quelques minutes le rôle infâme dont il me croyait chargé. — Mon cher ancien, lui dis-je, excusez la méprise d'un nouveau confrère : je tâchais de découvrir ce que vous sa-

viez déjà. — On ne vous avait donc pas dit que j'étais ici ? Eh ! non sûrement : vous vous mêlez parmi les domestiques, et moi parmi les maîtres. Me trouvant par hasard, auprès de cette jeune personne, dans la rue, je l'ai entendu tenir des propos suspects ; emporté par mon zèle, je l'ai suivie, et vous savez le reste. — Je voulus voir s'il n'y aurait pas moyen de le gagner. Il fallait d'abord connaître sa façon de penser. — Camarade, lui dis-je, vous êtes payé de vos peines ; mais la bonne cause n'y gagne rien : on frappe bien peu de victimes. — C'est tout ce qu'il faut : le reste va mourir à Cayenne. Il nous suffit d'une petite terreur bien douce qui ne révolte pas trop les esprits, et tienne tout le monde en haleine. Et ce sang, on le verse goutte à goutte, afin que

cela dure plus longtemps. On a fusillé peut-être une vingtaine d'émigrés, et nous vivons là-dessus depuis six mois. Voilà de l'économie. Le gouvernement est fort doux; mais quand nous lui faisons connaître quelques proscrits, il faut bien qu'on les arrête. — Et qui vous a introduit dans cette maison? — *Mes opinions.* Ces gens-là n'aiment pas le gouvernement, et veulent des domestiques qui pensent comme eux. Je suis assez gauche à ce métier de valet; mais j'étais connu par mon *aristocratie.* Quand ils ont des gens sûrs, ils ne se gênent plus. Tous les jours on déclame devant nous. Portes et fenêtres bien fermées, on défie toute la république. Le plus timide personnage, quand il se voit bien secondé, fait la contre-révolution. Au dessert nous n'attachons aucune im-

portance à cette comédie, et jamais les oreilles de nos chefs n'en sont importunées. Le royalisme compte encore ici quelques tartufes, mais il n'y trouvera plus de martyrs (1). A moins que ce ne soit des femmes, et des femmes comme mademoiselle de Parthenai. — Elle est sans doute sur la liste des émigrés? — Oui, et c'est à tort, mais on l'y laisse pour cause d'incivisme. Comme il lui restait en France un grand-père assez riche, ses parens l'ont renvoyée avant l'âge où la proscription est irrévocable. Elle est demeurée en repos, et jouissant de tous ses droits, jusqu'au moment où ses amis l'ont forcée à changer d'asile et à vivre plus retirée. — Et vous la surveillez

(1) L'espion se trompait : la suite ne l'a que trop prouvé.

à vos momens perdus? — Oh je ne le pourrais pas; elle est à la campagne; mais j'ai sous mes ordres des agens invisibles qui suivent tous ses pas. Et puis, quand son domestique vient ici, je le fais boire, et il jase. Le vin et l'argent sont deux clefs qui ouvrent toutes les portes. — Je demandai du vin. — Vous me paraissez un brave homme, reprit-il: vous serez bien vu dans notre corps. Mais morbleu, vous qui avez un traitement fixe, et que l'on ne paie pas, comme moi, *tant par tête*, vous devriez bien me procurer quelque capture. — Vous êtes si mystérieux avec moi!.... — Cette fille-là vous tient diablement au cœur! Je vous l'ai dit: vous pouvez la faire arrêter, déporter, fusiller même: on ne la paiera qu'à moi, qui ai découvert *le nid*, et vous aurez tué la poule

aux œufs d'or. A présent, faites ce que vous voudrez : elle demeure au Grand-Gentilly, la première maison sur la droite du village. — Eh mon Dieu, que m'importe! après ce que vous m'avez dit, il n'y a plus rien à faire. Camarade, vous en savez trop pour que l'on se joue à vous. — Et, me levant de table, je m'éloigne ausssitôt, le laissant presque ivre, et pourtant assez mécontent.

Tant de contrainte et d'impressions diverses m'avaient mis hors de moi-même. La crainte et l'espérance, la joie et la douleur me pressaient à la fois. Je venais de découvrir ce que je brûlais d'apprendre, la personne que j'aimais était digne de tout mon amour; j'allais la voir, j'allais me présenter devant elle avec quelques titres à sa reconnaissance; mais elle était menacée des plus af-

freux malheurs, et ne pouvait s'y dérober que par un exil non moins affreux peut-être. J'oubliai mon amour, j'oubliai tout ; je ne sentais que le besoin de la sauver. Je pars pour Gentilly. Comme les espions pouvaient être des commensaux, il me parut plus sage d'entrer par le jardin. Je monte sur la muraille : personne ne paraissait. Je me laisse tomber sans bruit, et me glisse dans un petit bois d'arbres verts qui tenait à la maison. Il était l'heure du dîner : on parle assez haut quand on est à table ; je distinguais tout ce que l'on disait, et surtout une voix de femme, qui me sembla devoir être celle de mademoiselle de Parthenai. Cette voix douce et fière, où respirait toute son âme, faisait sur mon cœur la même impression que j'avais ressenti à sa vue. Elle ra-

conta comment on était venu demander son nom et son adresse chez M. d'Ambleville. Le portier, les gens, et les maîtres surtout avaient été fort effrayés. M. d'Ambleville et sa femme affectaient pourtant des opinions très-hardies.

Il me parut que la plupart des autres convives étaient aussi des proscrits reçus par le sieur Parthenai, à la recommandation de sa petite-fille. Ils ne perdaient pas une occasion de lui peindre leur reconnaissance, et l'appelaient leur ange protecteur. Je fus affecté d'un sentiment pénible, en songeant que j'allais priver des malheureux de leur asile, et rompre cette association si touchante de l'infortune et de la bienfaisance. Je me préparais à les informer de tout ce qui m'était arrivé ; une réflexion bien simple m'ar-

rêta : quel motif donnerais-je à cette curiosité si pressante? Un détour était nécessaire, au moins pour le moment. Les domestiques vont enfin dîner, ce qui est leur affaire la plus importante : alors j'entre dans la salle, en faisant le signe du silence. Un cri de surprise échappait à mademoiselle de Parthenai. — Pardonnez la démarche indiscrète qui m'introduit chez vous, lui dis-je : votre intérêt, votre salut en sont l'excuse. —Puis-je demander qui j'ai l'honneur de recevoir, dit le vieux Parthenai? — D'Erneval est mon nom. Des circonstances dont il serait inutile de vous entretenir en cet instant, m'ont mis à portée de connaître les dangers qui vous menacent. Votre asile est connu. Vos pas sont observés, vos lettres ouvertes, tous vos discours recueillis ; vos amis eux-mêmes sont

condamnés à une inquisition habituelle. Les perfides qui suivent mademoiselle de Parthenai sont sûrs de trouver des malheureux partout où elle porte ses pas; et vous le savez trop, ici tous les malheureux sont coupables. — Ah, Monsieur, s'écrièrent-ils, quel service!.... notre reconnaissance.... — Vous ne m'en devez point. Le hasard seul m'a découvert ce que je vous apprends. Une fois instruit, je ne pouvais me taire sans devenir le complice de vos persécuteurs.

C'en était assez pour leur sûreté : lorsque mon devoir fut rempli, j'osai songer à mon amour. Le vieillard, avec une politesse affectueuse, me pressa de prolonger ma visite. Si j'eusse été près de toute autre que Stéphanie, j'aurais craint qu'elle n'attribuât ma démarche au désir

de m'introduire chez elle. Mais troubler le repos d'une famille, de toute une société, l'exposer à mille dangers sur l'alarme d'un péril imaginaire, et tout cela pour voir une femme que l'on a trouvé jolie! Un tel soupçon ne pouvait entrer dans l'âme de Stéphanie.

Je goûtais cependant un plaisir que d'autres sans doute ont éprouvé comme moi, et le seul que je pusse ressentir au milieu de ces infortunés. Je venais m'offrir à celle que j'aimais, pour l'aider à supporter le poids de son malheur; j'aspirais à le partager; ce moment où les faux amis s'éloignent, où les amis les plus solides vous secourent en tremblant, je l'avais choisi pour me consacrer à elle. Cet amour, que je m'étais reproché quelquefois, s'ennoblissait alors à mes yeux, et puisait des

forces nouvelles dans un sentiment généreux. Je n'osais arrêter mes regards sur Stéphanie; et l'avouerai-je? soit timidité, soit orgueil, je redoutais le moment où ces estimables proscrits verraient qu'il fallait attribuer à l'amour seul une démarche, objet de leur reconnaissance. Je brûlais de le dire, et je tremblais de le laisser voir. Mademoiselle de Parthenai, comme si elle se fût aperçue de mon embarras, rétablit la conversation avec cette grâce et cette facilité que l'on acquiert par un long usage du monde, et que donne, sans cette pénible leçon, une âme sereine et bienveillante. Je m'étonnai de la tranquillité avec laquelle ces malheureux parlaient de leurs dangers, et surtout de leur promptitude à parler d'autre chose. Comme je témoignais ma surprise, l'un d'eux

me dit : — En ces temps plus que jamais, nous ne sommes qu'usufruitiers de la vie. Nous ajoutons un instant à nos instans, un jour à nos jours. Nous pensons, ou plutôt nous rêvons souvent à l'avenir de la France; mais il n'y a point d'avenir pour nous. — Pendant qu'ils discouraient, Stéphanie me dit qu'elle croyait m'avoir déjà rencontré, sans se rappeler en quel lieu. Elle rougit à ces derniers mots : Stéphanie pouvait-elle, sans rougir, porter la moindre atteinte à la vérité!

Près de m'éloigner, je dis à M. de Parthenai que je pouvais disposer d'une maison sûre et située dans un quartier reculé, où l'on pouvait escalader aisément les murs de Paris : je la lui offris, ainsi qu'à ses hôtes. En traversant la campagne, dans l'obscurité la plus profonde, je ré-

fléchissais sur ma conduite (la jeunesse ne fait jamais de réflexions qu'après coup). Il est certain que si je me fusse présenté de la sorte chez ces gens du monde si souvent trompés, si souvent trompeurs, et si méfians pour ces deux causes, on m'eût accueilli avec la plus froide réserve. Mais heureusement, ceux vers qui mon cœur m'avait entraîné avaient un cœur aussi. Ils me reçurent avec la même cordialité le lendemain, mais ils n'avaient encore pris aucun parti sur mes offres. Ils étaient indécis, comme tous leurs pareils. Quand on ne voit de tous côtés que des malheurs plus ou moins grands, plus ou moins certains, il est bien excusable de balancer. L'un d'eux, pasteur d'une petite ville de Bretagne, avait été caché pendant plusieurs années sous le toit de sa propre

maison. Un ancien militaire, un vieux journaliste et un autre prêtre de la Vendée, voilà quels étaient ses compagnons d'infortune. Stéphanie, qui leur était attachée par le sentiment de ce qu'ils valaient, et par les services qu'elle leur avait rendus, désirait vivement de ne pas se séparer d'eux. J'insistai davantage. La bienfaisance me semblait une vertu plus divine encore, en devenant un moyen de plaire à Stéphanie. O que l'amour a de force, et qu'il jette dans notre cœur des racines profondes, quand il se lie à tout ce que nous avons de sentimens honnêtes et vertueux ! Mademoiselle de Parthenai se montra sensible aux instances que je faisais à ses amis : elle s'abandonnait à cette familiarité douce, langage de l'innocence dans toute sa pureté.

Ses hôtes remarquèrent mon trouble, et sans doute ils en découvrirent la cause. Ils me montrèrent d'abord un peu de réserve et de froideur. Cependant, soit que ce motif même ne fût pas sans excuse à leurs yeux, soit que j'eusse réussi à leur prouver l'intérêt bien véritable qu'ils m'inspiraient, ils reprirent bientôt avec moi leur ton affectueux.

La crainte de paraître trop assidu m'empêcha de retourner à Gentilly le lendemain. Tourmenté d'inquiétude, d'impatience, et de je ne sais quel trouble d'esprit qui ne permet de rester nulle part, j'essayai d'aller dans le monde, pour voir si je ne trouverais personne qui eût accès auprès de quelque nouvelle puissance. Aucun de mes amis n'avait ce bonheur; et les autres, avares, et même fiers de cet humiliant crédit,

le réservaient exclusivement pour eux.

Enfin s'acheva cette longue journée, et si la nuit ne m'apporta point de repos, elle me permit du moins de ne plus m'occuper que de l'espoir du lendemain. Autant qu'il m'était possible, entre le désordre de mon cœur et l'orage qui menaçait Stéphanie, je fixai mes idées et mes projets. Je résolus de presser M. de Parthenai et ses amis de se rendre au plus tôt dans la maison de mon oncle; je devais ensuite engager mon père à demander pour moi la main de Stéphanie, et tout employer pour fléchir en sa faveur le gouvernement. Ma dernière ressource était de passer avec elle en pays étranger.

Je me trouvai sous les murs du parc de Gentilly, et j'y entrai avec les mêmes précautions. Mademoi-

selle de Parthenai et les compagnons de sa retraite cédèrent à mes instances plutôt qu'à mes raisonnemens, il est vrai; mais il ne s'agit bientôt plus que d'exécuter notre plan. De trois domestiques restés au service de M. de Parthenai, un seul n'était pas bien connu : on lui donna sur-le-champ son congé, et le départ fut décidé pour le surlendemain. Stéphanie approuvait tout, et me nomma, en riant, le chef de la conjuration. Mais moi, chargé du destin de ces personnes, qui toutes m'inspiraient de l'intérêt, et dont une m'était si chère, je ne pouvais trouver le côté plaisant de notre situation. J'affectais pourtant un air calme, qu'un coup d'œil jeté sur Stéphanie dérangeait quelquefois.

Je voulais savoir s'il n'était rien arrivé : je revins une fois encore. Je

revis Stéphanie. Le malheur qui présidait à notre liaison, le malheur ne nous laissait point goûter le doux abandon qui fait de l'amour un plaisir, mais il nous inspirait cette élévation, cette force, qui peut-être en fait une vertu.

Que cette nuit fut longue! Les rêves de l'espérance, les nuages de la crainte se succédaient sans relâche, et le jour ne paraissait pas. Je craignais que mon impatience ne gâtât tout, et que le laquais n'eût été paresseux à partir : je regardais ma montre à chaque instant. A midi, je monte enfin dans une voiture de remise attelée de deux bons chevaux, et je prends la route de Gentilly. J'arrive, et je reçois un accueil qui dissipe mes inquiétudes. La maison n'avait point cet air de trouble qui, dans les temps de méfiance, rend les

personnes si suspectes. On avait dit dans le village, que M. de Parthenai allait passer quelques jours chez un de ses amis.

Lorsque nous fûmes en voiture, Stéphanie, qui avait paru assez gaie jusque-là, ressentit un mouvement de tristesse : soit qu'elle ne pût quitter sans regret les lieux où elle a demeuré, soit qu'elle eût sur cette démarche quelque fâcheux pressentiment. Dès que nous nous trouvâmes à deux portées de fusil du village, la voiture s'éloigna plus vite que le vent. Bientôt nous fûmes rendus à la place St.-Michel.

Nous descendons : le domestique se charge des paquets. Je renvoie l'équipage, et nous frappons à la première porte, pour faire croire au cocher que nous nous arrêtons là. Nous demandons une adresse ima-

ginaire ; on ne sait ce que nous voulons dire, et nous prenons vite une autre voiture.

Nous traversons tout Paris; nous arrivons : le cœur me battait de joie. La maison de mon oncle était une véritable maison de plaisance. Elle avait été bâtie quelque temps avant les murs de Paris, et malgré cette clôture, on y était encore à la campagne. Un immense jardin, déjà rempli de fleurs, l'entourait de tous les côtés. Peut-être eussé-je montré plus de délicatesse en ne logeant pas moi-même dans cette maison, mais alors mes visites auraient pu faire soupçonner qu'elle était habitée; et puis il était assez naturel d'y rester, pour en faire les honneurs. Je m'en acquittais de mon mieux ; cependant le vieux Parthenai et son compagnon avaient l'air un peu dé-

sœuvrés. Dès que la nuit fut tombée, les trois autres commensaux vinrent à mon secours. Le jeu, les livres, et la gaieté de Stéphanie firent disparaître le tems.

Il ne s'écoulait que trop vite à mes yeux. Le parfum d'une rose qui vient de s'ouvrir est moins doux, moins pur que les premiers plaisirs de l'amour. Stéphanie pensait devoir à ma conduite quelque bienveillance ; elle croyait ne me témoigner rien de plus. Son grand-père, plus clairvoyant, ne doutait pas de nos sentimens, et trouvait sans doute que j'étais pour sa fille un parti convenable.

Dans le cours de cette soirée, Stéphanie laissa voir les contrastes de son caractère. Tantôt c'était la sensibilité d'une jeune personne, tantôt l'énergie d'un chef de parti ; quelquefois la gaieté naïve de l'enfance.

Je me retirai le cœur tout rempli de mon bonheur. Je ne voulais pas dormir de peur de rêver à autre chose. Non, ce n'est point une peine que d'être séparé, pour quelques heures seulement, de ce qu'on aime le plus au monde. Le plaisir des souvenirs a quelque chose de calme et de céleste ; l'âme enfin jouit seule, elle savoure une seconde fois, mais à loisir, nos transports les plus fugitifs.

Le matin je fis ma revue, comme le commandant d'une forteresse. Ma chambre était au rez-de-chaussée, voisine de la grande porte, et bien pourvue d'armes. Toutes les fenêtres, surtout celles qui donnaient sur le chemin (car ce n'était pas une rue), restaient fermées comme s'il n'y avait eu personne dans la maison. Un domestique allait de très-

bonne heure à la provision et rapportait les gazettes. Nul autre ne devait sortir pendant le reste de la journée. Si quelqu'un frappait à la porte, il était défendu d'ouvrir, ni de répondre.

Trois jours s'étaient écoulés de la sorte. J'attendais que mon oncle eût trouvé quelqu'un qui connût assez M. de Parthenai, pour lui demander sa petite-fille, et lui écrire une lettre dont je devais me charger. Comme nous étions tous rassemblés le soir, Stéphanie déclara qu'elle était absolument obligée de sortir le lendemain matin. Il n'y eut qu'une voix pour s'y opposer. — Nous sommes assurément fort bien ici, nous dit-elle; mais il est d'autres malheureux : il en est auxquels un devoir sacré m'attache, puisqu'ils n'ont que moi pour les secourir. — Nous ne parvînmes à la faire expliquer qu'avec

beaucoup de peines : tant il en coûtait à sa modestie de révéler une bonne action. — Eh bien ! si c'est quelque proscrit auquel vous vous intéressiez, lui dis-je, chargez-moi de l'amener ici, ou de lui donner des secours. — O non, dit elle, rien de tout cela n'est possible. Ceux que j'ai engagés à le recueillir, n'y ont consenti que sur ma parole bien formelle de ne découvrir ce secret à personne. Le malheureux dont il s'agit, brûle de partir, et je dois lui porter un passe-port, que seule je puis retirer des mains de ceux qui me l'ont promis. Une autre parole m'engage encore au secret sur cet article. Que personne n'aie d'inquiétude sur mon compte : je ne dois parcourir que des quartiers peu fréquentés, et pour vous mieux rassurer, je sortirai sous les habits de ma femme de chambre.

Aucun de nous n'osa combattre plus long-temps cette résolution ; mais elle affligeait tout le monde. Je regardais M. de Parthenai, espérant qu'il emploierait son autorité. Il garda pourtant le silence. Stéphanie avait toujours des penchans si estimables, et d'ailleurs elle avait sur son grand-père une supériorité d'esprit, que le bon vieillard, loin de chercher à prendre quelque empire sur elle, en faisait l'arbitre de sa conduite.

Une inquiétude sombre s'était emparée de moi ; les rêves les plus affligeans tourmentèrent mon sommeil. Je résolus de suivre Stéphanie à son insçu, ou plutôt je ne pus m'en empêcher ; car je sentais bien que je ne pourrais la sauver, si les satellites de la police, qui marchent toujours en force, entreprenaient de

l'arrêter. Mais j'avais pris deux pistolets, sans trop songer à tout ce qui pourrait arriver.

Mademoiselle de Parthenai fut droit à la cité ; elle tourna dans une rue étroite, et je la vis entrer dans une maison pauvre et délabrée. Elle en sortit bien vite, et ne s'arrêta plus qu'au faubourg Saint-Marceau. Cette fois elle regarda autour d'elle, et se glissa d'un air furtif dans une maison d'artisan. Il y avait près de là, une sorte de taverne, où j'entrai un moment après. Six hommes, de la plus mauvaise mine, venaient de descendre d'un fiacre arrêté devant la porte. Ils boivent chacun un verre d'eau-de-vie, et sortent aussitôt. Je les suis en frémissant. Ils marchent droit à la porte dans laquelle Stéphanie venait d'entrer : ils s'y jettent !.... Le froid de la mort avait

glacé mon cœur ; la rage le ranime à l'instant : je vole sur leurs pas. Ils ouvrent une porte au fond de la cour et j'entends ces mots : N'êtes vous pas *la citoyenne Louise-Stéphanie Parthenai?* Après un moment de silence : — oui, c'est moi, répond d'une voix assurée Stéphanie, qui sans doute avait tremblé pour un autre. — Au nom de la loi, suivez-nous, reprend le chef des sbires, et montrant un *mandat d'arrêt.* — Vous vous trompez, m'écriai-je ! mademoiselle n'est point la personne que vous cherchez. — La citoyenne ne le nie pas.... et d'ailleurs ce ne sont pas vos affaires. — Elle ne vous suivra point, leur dis-je d'une voix plus forte ! — Et je me jette entre eux et Stéphanie. — Vous, qui parlez si haut, vous nous suivrez, dit le chef montrant sa mé-

daille; et nous direz s'il fait bon protéger les ennemis du gouvernement. — Vous nous manderez cela de Cayenne, dit un autre! — On ne m'y enverra pas vivant. — Vous n'irez pas si loin, dit un troisième. — A ces mots je les repousse, les écarte, et prenant Stéphanie par la main, je l'entraîne vers la porte. Mon intention était de la faire monter dans le fiacre, de m'élancer sur le siège, et de casser la tête au premier qui oserait m'arrêter ou s'accrocher à la voiture. Mais un des sbires me présente ses pistolets, en me criant d'arrêter. Je marchais toujours : il tire et me manque. Plus heureux, je l'étends à mes pieds. J'en reste là, voulant ménager trois coups qui me restaient encore. Seulement, je leur crie : Si l'un de vous

ose porter la main à ses pistolets, il est mort ! — Ma fermeté les intimide; mais ils ne me cèdent pas l'avantage : ils s'élancent dans la rue, et me ferment le passage, en appelant de toutes leurs forces du secours. Le quartier est, comme on le sait, peuplé d'une multitude d'ouvriers : ils accourent de tous côtés, et se pressent autour de moi. Tuer un homme était un malheur inutile : je menaçais pourtant et voulais me faire jour à travers la foule. Un des plus hardis me saisit la main, l'élève, et le coup part en l'air. Au même instant les sbires prennent Stéphanie dans leurs bras, et l'arrachent des miens. Ma fureur redouble; de la crosse de mes pistolets, je frappe au visage ceux qui m'entourent : efforts inutiles ! Je ne

vois plus Stéphanie ; la fatale voiturè s'éloigne : c'en est fait de sa liberté !

Cependant un de ces furieux m'entraînait avec force : — Je vais le renfermer chez moi, disait-il : que l'un de vous aille chercher *la force armée !* — Eperdu de douleur, je ne résistai que faiblement : j'aurais reçu la mort sans me défendre, sans me plaindre. Déjà mon adversaire m'avait poussé dans une allée sombre : — Maudit tapageur, me criait-il, tu vas voir à qui tu avais affaire ! — Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'il me dit tout bas. — (Sauvez-vous et poussez la grosse porte sur moi !...) Scélérat tu seras fusillé demain !..... (Vous sauterez par-dessus le petit mur du fond de la cour.) — Je suis aussitôt ses conseils. — Ah ! le traitre m'est échappé ! — Holà, Madeleine,

Jérôme, la porte, la porte! — Tandis qu'il frappait à coups redoublés, en jurant par tous les saints, je franchis le mur, je me presse : une autre cour, un autre allée me conduisent dans une rue étroite, et quelques minutes de course m'ont bientôt mis hors de danger. Mais qu'était-ce pour moi que la vie, que la liberté, quand je venais de perdre Stéphanie! Que faire? Quels moyens employer? Je cours à l'hôtel de la Police; je cours au palais Directorial: mais comment y entrer, et que dirai-je? En quels termes pourrais-je y défendre l'innocence? La seule idée raisonnable qui se présente à mon esprit, c'est qu'en l'état où je suis, mes discours, mes prières ou mes menaces, ne peuvent qu'aggraver nos malheurs. Sans ralentir mes pas, je vais donc avertir son père, ses amis, et prendre

d'eux quelque conseil moins imprudent.

Je portai la désolation et la crainte dans le cœur de tous mes hôtes. Le vieillard, au comble de la douleur, n'interrompait ses plaintes que pour entrer dans une colère chevaleresque qui ne remédiait à rien. Les autres avaient de trop justes alarmes sur leur propre sort, pour être en état de donner des avis. Le Breton, qui, plus accoutumé aux orages, paraissait beaucoup plus tranquille, me dit qu'il croyait pouvoir nous être utile, si l'on n'obtenait pas la liberté de Stéphanie. Seul, il consentit à rester dans la maison; sûr, disait-il, d'avoir toujours le temps d'escalader les murs du jardin. Je ne savais quel titre prendre pour solliciter. Il est des momens où l'on oublie l'étiquette : Je fis part de mon embarras

à M. de Parthenai, en le priant d'avouer mes démarches, et de ne point désapprouver le sentiment qui les dirigeait. Je lui dis aussi que mon père avait chargé un de leurs amis communs de demander pour moi la main de Stéphanie, et que ma prière lui serait parvenue quelques jours plus tard. — Ah ! mon ami, s'écria-t-il, sauvez Stéphanie, et soyez mon fils ! — Nous nous séparâmes aussitôt, lui, pour retourner dans son hôtel, et moi pour me rendre à mon ancien appartement.

Dès le soir même je m'agite, je cherche des protecteurs auprès des hommes puissans. On me dit que c'est au milieu des plaisirs qu'ils daignent écouter la plainte des malheureux. Une fête brillante est arrangée pour le lendemain. On invite Damon, et avec lui des poëtes, des

chanteurs, de jolies femmes, et même des gens de l'ancienne cour, afin de donner du lustre à la fête. Quelques-uns des seigneurs modernes semblent mieux jouir de leur élévation, lorsqu'ils contemplent ces déplorables ruines.

Tous ces arrangemens étant pris, la nuit me reste, du moins pour ma douleur. — Stéphanie, me disais-je, cet ange de bonté, de vertu, Stéphanie languit au fond d'une prison, et peut-être le même verrou la renferme-t-il avec des scélérats ! —

Remplis de cette affreuse idée, je recommençai dès le matin mes recherches et mes sollicitations. J'appris enfin que Stéphanie était aux Madelonnettes (1), et cette révélation me fut vendue comme une faveur. Quant à la permission de voir

(1) Maison d'arrêt.

mademoiselle de Parthenai, l'homme en place avec lequel je devais souper le lendemain, pouvait seul me la faire obtenir. Je me rendis le soir sous les murs de la maison d'arrêt, non que j'eusse la moindre espérance de voir Stéphanie ; mais il m'était impossible de rester en repos.

Un peuple indifférent circule autour de ces demeures de l'infortune : nul ne semble songer qu'il existe là des malheureux, dont il ira bientôt, peut-être, grossir le nombre. Il ne passait plus personne, les boutiques se fermaient, on entendait partout le bruit des verroux, la lumière disparaissait successivement de toutes les fenêtres, et je parcourais encore ce quartier reculé. Mon cœur appelait Stéphanie, mes yeux la cherchaient, mon oreille épiait sa voix. Malheureux ! je ne trouve au pied

de ces murs terribles que le désespoir. Je m'éloigne enfin avec un mouvement de fureur. Si le premier sentiment est de pleurer sur les victimes, le second est de maudir les oppresseurs.

Telles étaient encore mes idées, lorsque je me rendis à la fête du lendemain. Sans trop s'informer du triste sujet de cette réunion, chacun se préparait au plaisir, comme si la fête eût été donnée pour lui seul. — Croyez-vous obtenir quelque chose, avec cet air sombre et mécontent, me dit la maîtresse de la maison. — Je ne demande que la plus sévère justice... — N'importe : pour que M. Damon vous la rende, il faut commencer par lui plaire. — Je m'en reposais sur vous.... — L'image du malheur l'attriste et l'effarouche ; son extrême sensibilité ne lui permet pas

de la contempler. Dans son rigoureux ministère, Damon se pique de posséder au suprême degré, la légèreté française. Toujours bel esprit, il assaisonne de sel attique ses sentences les plus cruelles, et souvent c'est par de bons mots qu'il se dérobe à de bonnes actions.... En vain vous froncez le sourcil : mon exemple doit donner du poids à mes conseils. *Vous connaissez mes opinions*, et vous voyez qu'aucunes chances ne m'ont été funestes. Je suis forcé de l'avouer, mon cher Edouard, conserver en de telles crises, sa vie, son bien, et à peu près l'estime de ses pareils, c'est le comble de l'adresse et du bonheur. Si ma maison a quelque agrément, si je jouis de quelque crédit, mon secret est bien simple : j'obtiens l'un de l'autre ces deux avantages. Les gens en place sont at-

tirés ici par la certitude d'y trouver des gens à talens et de jolies femmes ; ces dernières y viennent pour voir les gens en place, et les uns et les autres sont fort aises de trouver un bon souper. — Ainsi me parla Cidalise. Sa coquetterie était une véritable tactique : la désapprouver eût été suivre mal ses conseils.

Malgré sa présence d'esprit et sa haute sagesse, elle commençait à montrer quelqu'impatience. Tout le monde était réuni depuis une heure, et Damon seul n'arrivait point. Les artistes, ne voulant pas prodiguer leurs talens à de simples citoyens, chantaient à demi-voix et d'un air dédaigneux quelques romances surannées. Piqué de ne point trouver Damon, que Cidalise lui avait annoncé, le chanteur, par excellence,

se plaignait déjà d'un mal de gorge insupportable.

Cidalise, voyant sur tous les visages un ennui séditieux, sonne, et s'adressant au laquais : M. Damon a-t-il fait dire quelque chose ? Non, madame. — En ce cas-là, reprit-elle, il est sûr et très-sûr qu'il viendra. — Ce ton d'assurance calme les inquiétudes. Chacun avait repris sa bonne humeur, quand on annonce M. Damon. Sa vue fait naître un épanouissement général, et son élégance financière éblouit tous les yeux. Il s'avance en roi de théâtre, avec des grâces mal apprises. — Nous vous attendions pour faire de la musique, lui dit Cidalise. — Désolé de n'avoir pu venir plus tôt, je me sauve à peine de la lecture d'une tragédie. Je crois que toute la terre se donne

le mot pour ne pas me laisser le temps de respirer. Enfin, il faut qu'une fille de vingt ans conspire contre la république, tout exprès pour m'enlever une matinée, et m'empêcher de finir la romance que je devais vous porter. Je vous conterai tout cela. Elle est belle comme un ange, et dangereuse comme une sirène. Je compte l'interroger demain. Si celle-là périt, les royalistes feront certainement une élégie sur sa mort. — (*Il prend sa lorgnette.*) — Que de monde vous avez ce soir! Ah, voilà ***, et madame ***! Comment donc, mais *c'est miraculeux*, tout cela! . . . et toujours des royalistes? Je vous l'ai déjà dit; vous vous perdrez avec ces gens-là. Au premier matin, je m'attends à vous voir amenée chez moi, et dans ces cas-là, ma foi, madame, je ne ré-

ponds de rien. Je serais sévère, très-sévère... à moins que vous ne cessiez de l'être. — Cidalise répondit en minaudant, et dès que Damon l'eut quittée, elle vint me trouver d'un air contrit : — Avez-vous entendu Damon, me dit-elle! Il m'est impossible de lui parler pour mademoiselle de Parthenai. *Vous connaissez mes opinions*, mon cher Edouard : si je me trouvais impliquée dans une telle affaire, je serais perdue. Tout ce que je puis faire, c'est de vous présenter ; mais je vous conseille, au nom de la tendre amitié qui nous unit, de ne pas vous mêler des affaires de ces imprudens. Lorsque les gens veulent se jeter dans un abîme, on s'efforce de les arrêter ; mais s'ils persistent dans leur frénésie, on n'est pas obligé de se précipiter avec eux. *Vous con-*

naissez mes opinions, mais de grâce, interrompez des relations dangereuses pour vous . . . et pour vos amis. Entendez-vous, mon cher Edouard. — Trop bien, lui dis-je, en m'éloignant. —

Je n'avais à vaincre qu'une grande répugnance, sacrifice le plus faible que je pusse faire à de si chers intérêts : je suivais de l'œil M. Damon, et le voyais répondre à chacun avec une familiarité de mauvais ton, qu'il prenait pour de l'aisance, ou peut-être pour de l'affabilité. Vainement, j'attendais qu'il fût libre un instant : tout le monde l'assiégeait à la fois, et comme il ne répondait guère aux demandes qu'on lui faisait, personne ne lâchait prise. Une dame, qu'il semblait préférer, lui reprocha, doucement, ces distractions. — Que voulez-vous, répondit-il ? après

avoir passé ma journée avec la pédante Thémis, il est bien juste que je consacre quelques heures à m'entretenir avec les muses, à folâtrer avec les amours. — La tendre Philaminte l'entend parler d'amour; elle ne croit pouvoir se présenter plus à propos : — Ah, M. Damon, dit-elle en soupirant, j'aurais une grâce à vous demander ! — Vous les avez toutes... — Le bien de mon frère est séquestré... — Entendez-vous les éclats d'Orphise, dit-il à l'autre dame; on ne sait si sa gaieté bruyante est un reste de la première enfance, ou le commencement de la seconde. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'elle vante toujours sa constance, et, il faut être juste, Orphise inspire si promptement le dégoût, que l'on n'a jamais le temps de le lui faire éprouver. — Pourquoi nous parler de

cette femme ; elle fait rougir son sexe... — Et pâlir le nôtre. Eh bien, n'a-t-on pas dit que j'en étais amoureux ? et cela pour avoir soutenu qu'après une jeunesse aussi active, elle avait une belle vieillesse. — Vous êtes si inconstant, qu'il est tout simple qu'on vous dise l'amant de tout le monde. Ah Monsieur, interrompit une autre dame, en lui présentant un papier, vous devriez bien *apostiller* ces deux lignes ! — Inconstant, moi! En vérité je ne le suis que pour celles qui s'en vont... Oui, je vous en préviens, je ne tiens pas contre l'absence, et le plus beau soleil, quand il est loin de moi, ne me semble plus qu'une étoile... Là, de bonne foi, ai-je le temps d'écrire des lettres ? Du reste, je suis très-constant, et j'aimerais plutôt tout Paris à la fois que de quitter une

maîtresse. — Vous parlez de l'amour avec un dégagement !... — Il faut badiner avec ses chaînes... — Il en est de si pesantes ! dit un vieux monsieur très-poudré, qui semblait peu satisfait de porter celles de M. Damon. — Comment nommez-vous cet atrabilaire, dit tout bas l'homme en place ? — Quoique Cidalise soutint à tout le monde que Damon était un excellent homme, elle, qui à tout prendre était une assez bonne femme, crut devoir glisser sur cette question. Le plus sûr moyen était de fournir à son ami l'occasion d'une méchanceté. — Voyez, lui dit-elle, voyez là bas Dormon poursuivant le cours de ses politesses éternelles. — Ne me parlez pas de cet homme, qui porte le dard d'une guêpe sous la robe d'une chenille. — Entendez-vous Philaminte

qui parle encore de sa vertu, reprit Cidalise? — Je crois que ce mot ennemi lui emporte une dent chaque fois qu'elle ose le prononcer; aussi ne lui en reste-t-il plus guère. Comment nommez-vous ce monsieur? — Vous ne savez pas ce que disent vos ennemis? — Eh bien, que disent-ils? — Je n'oserai jamais le répéter. — Parlez, parlez; je suis aguerri contre les propos, et dès long-temps en butte à l'injustice. — Eh bien, ils disent. . . — Quoi? — Que vous courez après l'esprit... — C'est vrai; car je cours après vous; mais vous êtes si subtile à m'échapper! Vous disiez donc que ce mons... — Oui, vos ennemis disent encore bien des choses. — Mais que peuvent-ils dire? — Que vous traitez les femmes un peu lestement. — Cela leur plaît. — C'est à savoir aux-

quelles... — Il est un côté par où elles se ressemblent toutes. — Mais quelle différence mettez-vous donc entre une femme honnête et celle qui ne l'est pas? — Celle d'un pauvre honteux à un mendiant (1). — C'est affreux ! Comment osez-vous... — Ah celá, dites-moi donc... — Après un pareil propos on ne peut plus vous parler. — Un seul mot... —

J'attendais avec impatience la fin de cet entretien : Cidalise s'en aperçut, et se servit de moi pour l'interrompre. — Monsieur aurait à vous entretenir d'une affaire bien malheureuse, lui dit-elle, en me présentant. — Vous venez de me

(1) On n'a pas besoin de dire que M. Damon est un bel-esprit de très-mauvais ton.

donner une excellente leçon : l'homme en place, quand il vient dans la société, doit oublier sa place... C'est pourquoi je prie monsieur de vouloir bien remettre cette conférence à demain matin. — On ne pouvait insister, mais je liai conversation avec lui, et j'obtins une *carte* pour le voir.

A l'heure de l'audience, on m'introduit : je commençai une exposition des faits. — Je sais tout ce que je dois savoir, interrompit-il, et je ferai tout ce qu'il me sera possible de faire; mais l'intérêt de la république me laisse peu de *latitude* pour épargner ses ennemis. Tout ce que je puis, c'est de vous assurer que je ne prononcerai jamais la mort d'une femme. Voici une permission de voir celle que vous aimez. — Il

disparaît à ces mots, et je vole à la prison.

Quelle douleur nouvelle m'y attendait ! Stéphanie, les cheveux épars et le visage enflammé par la fièvre, était couchée sur un matelas étendu par terre avec de la paille. Autour d'elle, tout portait l'empreinte de la misère. L'eau ruisselait sur les murs humides, et l'air était obscurci d'une épaisse vapeur. A l'aspect de ces verrous, de ces grilles, et de ce réduit déplorable, on se serait attendu d'y trouver quelque malfaiteur commençant à subir la mort.

Nous gardions tous deux le silence. Je pris sa main ; bientôt elle sentit couler mes larmes. — Généreux ami, me dit-elle, en quel lieu êtes-vous venu me chercher ? Ah ! du moins, n'oubliez pas dans vos

démarches cette prudence que vous m'avez recommandé en vain! Vous voyez que le malheur se gagne. — Si je ne puis vous voir plus heureuse, le seul espoir qui me reste est de souffrir avec vous! —

Stéphanie avait un courage au-dessus de son malheur, mais sa fierté la rendait très-sensible aux mauvais traitemens quelle venait d'éprouver, et l'indignation s'était emparée de son âme. L'insalubrité du lieu, jointe à cette ardeur de son sang, avait altéré tout à coup sa santé. J'allais demander tous les secours que l'on peut espérer dans ces horribles demeures : elle m'arrêta : — J'ai souffert d'autres maux avec patience, me dit-elle, mais j'aime mieux mourir que de vivre ici plus long-temps. — Ah, Stéphanie! n'est-il donc pas quelques devoirs, quelques senti-

mens qui vous attachent encore à la vie? Ne sacrifiez point à l'impatience d'une douleur passagère, un avenir où des jours heureux vous attendent. — Je courus au geôlier, et lui reprochai vivement sa dureté. — Citoyen, me dit-il avec une tranquillité farouche, je n'ai refusé à la citoyenne aucune des douceurs que la règle de cette maison accorde aux prisonniers. — J'avais pris un mauvais moyen; mais je vis bientôt son visage s'épanouir devant une pièce d'or, et, sans se faire prier, il envoya chercher le médecin de la prison. Le médecin arrive et interroge Stéphanie. — Oh bonheur, s'écria-t-il, elle a la fièvre tierce! et je viens de trouver un spécifique contre cette maladie! la citoyenne aura les prémices de ma découverte. Il est trop heureux d'essayer les ressources de

l'art sur un sujet que la nature a doué d'une aussi belle constitution. Il est heureux aussi d'avoir un malade qui ne soit pas libre, et que l'on puisse diriger à volonté. J'ai déjà trouvé un spécifique contre la goutte; découverte importante, qui civilisait le sublimé corrosif. La découverte n'a pas réussi : pourquoi? J'ai parfaitement guéri de la goutte ceux que j'ai traités, mais c'étaient des gens du monde, habitués à vivre d'une certaine manière.... et s'ils sont morts, c'est par l'entêtement de n'avoir pas voulu suivre mon régime. — Stéphanie ne put s'empêcher de rire : moi, je frémissais. Je tirai le docteur en particulier, et voyant à quel homme j'avais affaire, je lui donnai quelques louis pour qu'il ne guérît point mademoiselle de Parthenai, et pour qu'il la fît

transporter dans un lieu plus sain.

Je sentis que je ne devais retourner à la prison qu'avec M. de Parthenai, convenance qui m'avait échappé dans le premier moment. Hélas! je ne suis pas de ces hommes tranquilles qui ont toujours le temps d'examiner ce qu'ils vont faire.

Accablé d'inquiétude et de douleur, je courus fatiguer de mes demandes tous ceux qui pouvaient me servir. J'employais tous les moyens à la fois. Une foule d'intrigans m'assiégeait dès le matin. L'un me promettait, au moyen de quelques diamans, l'appui de la maîtresse d'un homme en place; l'autre était l'ancien camarade du valet de chambre; un troisième, l'ami d'un ami. Celui-là contrefaisait les timbres, les signatures et devait se présenter à la prison, portant l'ordre de laisser

sortir Stéphanie. Cet autre avait à sa disposition une trentaine de spadassins, qui, revêtus de l'uniforme national, irait relever la garde de la prison, et ensuite enlever, à force ouverte, mademoiselle de Parthenai. Le chef de ces braves ne demandait que deux cents louis *d'avance et s'engageait, sur sa parole d'honneur*, à me remettre Stéphanie dans quatre jours, à l'endroit que je lui indiquerais. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que pas un de ces hommes n'était doué même de l'esprit nécessaire pour tromper des sots. C'étaient des gens d'affaires, que leur inaptitude et leur misère avaient jeté dans ce vil métier de vendre des services que l'on est sûr de ne pouvoir rendre.

Après quelques sollicitations, toujours également infructueuses, je vais aux Madelonnettes avec M. de Par-

thenai. — Qui demandez-vous ; me dit le geôlier ? — Mademoiselle de Parthenai.— On l'a transférée ce matin à l'hospice du faubourg St.-Germain. — A cette nouvelle, je laisse éclater mon indignation : le geôlier me regarde avec un sourire de pitié. — On est mieux en prison, n'est-ce pas ? — Un peu de réflexion me fit envisager ce déplacement sous un jour plus favorable ; notre voiture nous conduisit aussitôt à l'hospice.

Quel spectacle pour un amant, et quel affreux contraste avec les songes de l'amour !

Sous ces voûtes longues et nues, tous les sens respirent le dégoût ; mais le cœur surtout y souffre. Au dehors, vous voyez écrit le nom de la santé : au dedans, vous voyez la misère et la douleur ; vous voyez la mort elle-même attendre autant de

victimes que l'œil y compte d'infortunés. Et c'est là, sur un de ces lits grossiers et délabrés, c'est au milieu de ces ombres livides, que je vais revoir ma Stéphanie ! Innocente et malheureuse créature ! Le lieu lui était plus odieux encore que la prison. Le sensible vieillard versa des larmes amères sur l'état où il la voyait réduite, et renvoya sur-le-champ la voiture à sa maison, pour y chercher tout ce qui peut être nécessaire ou agréable à ceux que fuit la santé. Notre présence avait un peu calmé le chagrin de Stéphanie, mais la fièvre ne la quittait pas; nous partîmes, tourmentés de la même inquiétude.

J'avais recouru, sans succès, à mille moyens différens; je songe enfin au prêtre que j'avais laissé chez mon oncle. Un honnête homme, qui a du courage et de l'esprit est

toujours bon à consulter. Je l'informe de tout. Il rêve quelques momens, et me répond ainsi : — La santé de mademoiselle de Parthenai doit être l'objet de nos premiers soins. Voici le moyen que je vais employer pour la secourir, et peut-être pour lui rendre la liberté. Mon état m'a fait une loi d'acquérir quelque connaissance de la médecine. Je vais me présenter à l'hôpital, comme infirmier, ou plutôt comme domestique. Je me contenterai du plus modique salaire, et l'on me recevra. Je porterai à mademoiselle de Parthenai les consolations puissantes de la religion. Je tâcherai de la guérir; et la Providence fera le reste. — Homme secourable et bienfaisant, m'écriai-je en le serrant contre mon sein, rien ne peut donc vous arrêter ; ni cet état servile, ni

le danger, ni les dégoûts !.... — Eh ! n'est-ce pas là ce qu'il y a de plus noble dans mon ministère ? Est-il rien de plus saint que de servir l'humanité souffrante. Proscrit dans mon pays, je n'ai point cessé d'y remplir cette honorable tâche ; c'est ainsi qu'un prêtre doit se venger. Bon jeune homme, le ciel qui m'a conduit près de vous pour recevoir vos secours généreux, me destine peut-être à vous rendre au bonheur ! — Au même instant Gauvin, c'était le nom de cet homme excellent, partit pour exécuter son dessein.

En retournant à l'hospice avec M. de Parthenai, je fus agréablement surpris d'y trouver notre ecclésiastique exerçant ses fonctions, avec autant de zèle que d'adresse. Il affecta de nous parler très-peu, et nous dit seulement qu'il n'avait pas

eu le temps d'examiner la maison, ni par conséquent de former aucun projet.

Au bout de quelques jours, Stéphanie se trouvait mieux, et le devait aux soins de Gauvin. Elle nous fit part d'un plan d'évasion; mais il me parut dangereux et d'une exécution difficile, surtout pour une femme. Il s'agissait de descendre par la fenêtre, au moyen d'un drap: ensuite il fallait marcher sur le haut d'un mur, pendant l'espace de trente pieds, descendre avec une échelle de corde, traverser deux cours, puis escalader une autre muraille; et tout cela ne conduisait pas encore dans la rue, mais chez un voisin qui passait pour honnête homme, et dont Gauvin comptait s'assurer la veille du départ. M. de Parthenai, qui connaissait l'adresse du Breton et le cou-

rage de Stéphanie, parut moins alarmé que moi. D'ailleurs il ne devait tenter ce moyen, que s'il ne s'en présentait pas de meilleur pendant les deux jours suivans ; et dans tous les cas il devait m'avertir, par un billet, du parti qu'il aurait pris.

Je ne sortis plus de chez moi, et je passai ces deux jours dans le supplice de l'impatience. De ce moment allait dépendre ma destinée. Mon honheur eût été certain, que je n'aurais pu l'attendre plus long-temps.

Comme je descendais, pour regarder dans la rue et parler au portier, je me vois abordé par un homme dont la figure ne m'est pas inconnue. Je fixe mes regards sur lui..... C'était l'espion qui m'avait parlé chez madame d'Ambleville. — Hé bien ! me dit-il, je sais tout.... (à ce mot mon visage se couvre d'une

sueur froide), je sais tout. Vous vous nommez Edouard d'Erneval, et vous n'êtes pas surveillant de la police. Vous êtes amoureux de mademoiselle de Parthenai, et vous l'épouserez un jour ; car il faut bien que vous nous la laissiez encore quelque temps. N'est-ce pas assez ? Voulez-vous que je vous en dise davantage. — Oh je vous en défie ; car c'est tout, et même plus que la vérité. — Ah ! c'est tout.... (*Bas à mon oreille*) — Vous avez voulu donner deux cents louis pour enlever, à main armée, mademoiselle Stéphanie. Vous restez étonné..... Je pourrais vous nuire ; mais je n'en ferai rien, parce que vous êtes généreux, et (me prenant la main très-familièrement), et parce que nous avons bu ensemble. A revoir, citoyen d'Erneval. — Il s'éloigne et

me laisse stupéfait. En savait-il plus qu'il ne disait, et pouvais-je croire à sa bienveillance? Comme je faisais ces réflexions, un commissionnaire demande au portier ma demeure. — C'est ici, me voilà; donnez vite! — J'ouvre le billet et je lis ce qui suit : — Tout est changé : le voisin ne veut rien entendre. Attendez-moi demain, depuis sept heures jusqu'à midi, à la porte du cimetière de la rue Saint-Jacques. Qu'un ami sûr vous accompagne : ayez chacun vos pistolets. J'espère que nous n'en aurons pas besoin. *P. S.* Si par hasard je ne venais pas, ne faites aucune démarche avant d'avoir reçu de mes nouvelles. — Rien n'égale mon étonnement. Gauvin était capable d'exécuter les choses les plus extraordinaires; je le savais. Mais cette fuite en plein jour me

semblait le comble de l'imprudence.

Mon premier soin fut le choix de l'ami : on en a tant.... et si peu ! Il en est des amis comme de tout le reste, à Paris, où le luxe est en apparence, et la misère en réalité. J'avais rendu quelques services à d'Artelmont ; je cours chez lui : « il était sorti, et ne devait pas ren« trer de la journée. » — Mais, au moins, rentrera-t-il ce soir — Vous pouvez y compter : depuis trois ans que je suis au service de monsieur, il n'a pas couché ailleurs une seule fois. — Je demande du papier, et j'écris : — J'ai besoin du secours d'un ami, et c'est à toi que je m'adresse, mon cher d'Artelmont : c'est bien connaître ton cœur. Je viendrai te prendre demain à sept heures. Sois muni d'une paire de pistolets. — Ne prévoyant pas quelle sera

la fin de cette aventure, je mets quelque ordre à mes affaires, et me charge de trois cents louis.

Je passai la nuit à imaginer quels moyens notre ami pouvait avoir employés. A la pointe du jour, je me rends chez d'Artelmont : le portier me dit qu'il n'est pas rentré. — Il n'est pas rentré !.... En ce cas, rendez-moi mon billet. — Monsieur... je l'ai remis à son domestique..... qui vient de sortir. — Il ne fallait pas être bien pénétrant pour voir à quel point d'Artelmont m'était dévoué. Je n'avais ni le temps ni la faitaisie de faire beaucoup d'épreuves semblables. Cependant, comme Montaigu ne logeait pas loin de là, je dis au cocher de me conduire à sa maison. Montaigu ne manquait point de courage ; mais perfide en amour, et quelquefois même en amitié, sa

frivolité n'était pas le seul reproche que l'on eût à lui faire. Je sonne, je fais ouvrir son appartement et je l'éveille en sursaut. — Bonjour Montaigu : ce n'est pas une partie de plaisir que je viens te proposer. — Parbleu, je le crois bien, me dit-il ! Sept heures du matin ne sont l'heure du plaisir pour personne, si ce n'est, peut-être, pour quelques époux de village. Mais, enfin, que veux-tu ? — Je ne sais pas moi-même à quoi je t'engage : si tu peux disposer de tes momens et de ton bras, prends tes pistolets, et suis-moi. — De mon bras ! Peste, c'est de l'héroïque ! Je ne cours pas précisément après la gloire, cependant, je ne te demande que le temps de m'habiller. Rafraîchis les amorces de mes pistolets. —Charmé de la bonne grâce qu'il mettait à servir un homme qui, après tout,

n'était pas son ami, je l'embrasse avec transport : — lui toujours tranquille. — Le temps est sombre, et même je crois qu'il pleut. Nous irons en voiture, n'est-ce pas, ou tout au moins à cheval : des paladins à pied font une triste figure. — Ma voiture est là. — Il suffit. — Nous partons — Je ne te fais pas de question, me dit Montaigu, en chemin ; je sais, comme tout le monde, que tu aimes mademoiselle de Parthenai, que c'est une de ces grandes passions comme on n'en voit guère depuis plusieurs siècles : ma foi, je ne sais rien de plus. Je ne voulus pas être mystérieux hors de propos; je lui contai tout.

Nous descendons à quelque distance du cimetière, et nous ordonnons au cocher de rester en cet endroit. Assez près de la porte était une taverne : — Allons prendre une

tasse de café dans ce réduit, me dit Montaigu; je me suis couché tard.—

Il y avait près de deux heures que je me promenais avec agitation devant la porte, et que Montaigu parlait à l'hôtesse, ou lisait la gazette de la veille et celles des jours précédens, toutes fort nouvelles pour lui, quand je vis arriver l'homme à plume noire qui précède les funérailles : deux hommes portant une bière, le suivaient à pas lents. Interdit, j'appèle Montaigu : — Bon Dieu, qu'est-ce que tout cela, me dit-il !.. Après tout, les habitans du faubourg St.-Germain ne peuvent-ils pas mourir dans ce moment, tout comme dans un autre ! — Il achevait : je vois paraître Gauvin ; sa démarche tranquille me rassure un peu. Il nous fait signe de garder le silence, et de rester à la porte du cimetière. Nous

nous regardons étonnés. Les deux hommes creusaient à la hâte une fosse, lorsque Gauvin tousse : aussitôt le dessus de la bière s'enlève, et Stéphanie, ma Stéphanie sort du cercueil; elle regarde autour d'elle, et lève les mains au ciel. Les travailleurs s'enfuient, en poussant un cri d'effroi. L'homme à plume noire les arrête. — Eh citoyens, la citoyenne n'est pas morte : vous oubliez un cercueil presque neuf, et le drap mortuaire aux trois couleurs! Vous avez peur des revenans? Ne savez-vous pas que nous n'avons plus de *tout cela?* On s'en va comme ci-devant, et même un peu plus vite; mais on ne revient pas. — Monsieur, lui dit Gauvin, cette aventure est l'effet d'une méprise *toute simple.* Une pauvre femme est morte, hier, à côté de mademoiselle, à l'hospice,

nous sommes si occupés, si pressés, qu'au lieu de la pauvre femme, nous aurons, apparemment, emporté mademoiselle pendant son sommeil, ou pendant un évanouissement... dont elle est revenue fort à propos. — Il y a dans tout ceci quelque chose qui n'est pas *légal*, dit l'homme à plume noire : venez chez moi ; nous verrons l'article des funérailles, et... Bon homme, interrompit Montaigu, nous règlerons tout cela au jugement dernier, qui vraisemblablement est la première occasion que nous aurons de nous revoir. Allez vite chercher la pauvre femme qui vous attend : nous nous chargeons de ramener mademoiselle à l'hôpital. — Il y avait dans l'accent de Montaigu je ne sais quoi de très-déterminant : l'officier des funérailles n'insista point.

Nous montons en voiture; le co-

cher demande à quel endroit il faut nous conduire. — J'espère, dit Montaigu, qu'après de telles prouesses, aucun de vous ne restera dans Paris. — Stéphanie baissait les yeux. — A la croix de Bernis, reprend-il ! — Puis, s'adressant à nous : — Vous y prendrez la poste, et vous irez.... dans le pays de M. l'abbé, où vous serez fort bien reçus. Mademoiselle de Parthenai n'a aucun moyen de correspondre avec ses parens ; son grand-père est très-disposé à donner sa main à mon ami. D'un autre côté, il y aurait, pour elle, du danger et de l'inconvenance à voyager sous son nom de demoiselle : il faut donc que demain, où plutôt aujourd'hui même, elle soit, par la bénédiction de M. l'abbé, madame d'Erneval. Ces formes-là sont un peu expéditives ; mais tout se fait de la sorte

aujourd'hui, et une demoiselle peut bien changer d'état aussi promptement qu'un grand empire change de constitution. — Chacun demeurait en silence. — Aimable Stéphanie, reprit-il, la bienséance ne doit pas vous condamner à retourner en prison ; et la présence, l'appui d'Edouard vous est absolument nécessaire. — Cette fois, Stéphanie, en rougissant, tourna ses regards sur moi, comme pour me charger de la réponse. J'entendis la sienne, et j'embrassai Montaigu avec un transport de reconnaissance qui n'était pas tout entier pour lui. — Voilà qui est arrangé, dit-il : comme je ne me soucie pas de me marier, ni d'aller me battre, trouvez bon que je retourne à Paris. Soyez bien heureux, bien prudens; et vous, M. l'abbé, priez Dieu pour ma pauvre âme,

quand vous n'aurez rien de mieux à faire. —

Nous exécutâmes tout ce qu'il nous avait dit. Le bon Gauvin nous fit prendre la route de Bretagne, et bientôt nous voyageâmes sous la protection des rebelles, ses amis. Plus nous avancions, plus notre marche était secrète. Lorsque enfin, nous fûmes près de la petite ville d'Auray, notre guide, au lieu de nous laisser entrer, nous conduisit dans une maison de campagne, au bord de la jolie rivière qui porte le nom de la ville. Accueillis avec l'hospitalité la plus tendre, c'est là, qu'entourés d'exemples capables d'inspirer toutes les vertus, nous goutâmes les prémices d'un bonheur inespéré.

En vain, dans la crainte d'être à charge à nos hôtes, ou plutôt de leur nuire, si nous étions découverts,

nous voulûmes chercher un autre asile : ils nous retinrent avec le langage si persuasif de la bonté qui se sent heureuse du bien qu'elle fait. Nous restâmes dans ce lieu jusqu'au moment où de nouvelles lois firent briller sur la France un jour plus doux, et permirent aux malheureux exilés de venir, sans danger, respirer l'*air* de la patrie.

ALFRED,

NOUVELLE DEUXIÈME.

Depuis la conquête des Romains, l'Angleterre languissait accablée de mille maux. Sans cesse ravagée par des hordes étrangères, elle voyait, de siècle en siècle, les vainqueurs et les vaincus se confondre sous un empire nouveau. Mais elle n'eut pas d'ennemis plus cruels que les Danois. Pour désigner les momens dont je vais parler, je dirai que Charlemagne venait de mourir : car les noms fameux brillent dans la nuit des siècles, comme de grands flambeaux qui divisent les temps. Tandis que la France, comme fatiguée de produire des héros, se couvrait de té-

nèbres, l'Angleterre jalouse allaît bientôt montrer son Alfred. L'armée de ce prince, peu nombreuse contre de puissans ennemis, s'était épuisée dans ses victoires, et venait de se dissiper. Le roi lui-même errait sans asile, et ses sujets ne savaient point vers quelles vallées solitaires, vers quelles sauvages forêts, il avait tourné ses pas fugitifs.

Wilhelm, berger du pays de Sommer, était assis, un soir, près de sa chaumière. Il se reposait du travail de la journée, pendant que sa femme Edwine apprêtait leur simple repas devant un foyer construit avec de grosses pierres, et d'où sortait une épaisse fumée : les rayons du soleil baissant, empêchaient de voir la flamme. — Nous soupons toujours seuls, dit Edwine, autrefois c'était bien différent ! — Aimerais-tu mieux

que les Danois vinssent manger notre souper, comme ils ont fait l'autre jour. — Ah mon Dieu, de quoi vas-tu me parler !... Je vois un homme qui sort du bois : c'est un soldat ! — C'est un soldat : il a vu la fumée ; il vient ici. — Voilà la nuit, et il n'y a pas d'autre maison dans la vallée. Qu'il est jeune ! Qu'il est beau ! — Grand mérite pour un soldat ! Si le roi Alfred eût été moins jaloux d'avoir de beaux soldats, il en aurait eu de meilleurs, et ses troupes ne se seraient pas dispersées. Ah ! celui-ci ne se donne pas la peine de faire le tour du jardin pour trouver la porte ; il saute par-dessus la haie... Seigneur soldat, si chacun était aussi leste que vous...—Pardon, mes bons amis, dit le jeune guerrier ; je suis accablé de faim et de fatigue.... — Il n'y paraît pas ! — J'ai

vu de loin cette fumée, cette jolie cabane, et je suis accouru. Je ne vous demande qu'un peu de pain. Je ne suis pas un hôte incommode ; je coucherai là haut dans ce grenier ; il suffira d'un manteau pour me couvrir ; car, vous le voyez, je ne possède au monde que mes armes. Demain j'irai tuer quelque Danois, et je prendrai son manteau. — Et puis attendant leur réponse, il se tut. Or, voulez-vous savoir quel était ce jeune fugitif, ce pauvre soldat ? C'était Alfred, roi des Saxons occidentaux ; c'était le noble héritier de deux empires. — Mon ami, lui dit Wilhelm, nous ne cherchons point la compagnie des soldats, mais vous avez l'air doux et vous faites la guerre pour notre malheureux maître : soyez le bienvenu ! — Pendant qu'ils parlaient, Edwine

apportait une cruche remplie de cervoise ; elle plaçait sur une vieille table, au pied du grand chêne, trois vases d'argile, et distribuait autant de parts, encore fumantes. Cela fait, ils s'assirent, et le jeune roi, qui n'avait pas mangé de tout le jour, prit place à côté d'eux. — Un soldat doit penser d'abord à son général, dit le pasteur, en versant à boire au guerrier ; à la santé de mon pauvre maître ! Hélas ! au moment où je vous parle, peut-être ne sachant où passer la nuit, se couche-t-il au pied de quelque arbre de la forêt, sans avoir trouvé de nourriture. — Et, disant cela, les larmes lui venaient aux yeux. Alfred s'en aperçut : — Est-ce que vous le connaissez ? dit-il d'une voix inquiète. — J'étais à son service. — Le roi frémit. — Oui, j'étais le gardien de ses bœufs. Je ne

l'ai pourtant jamais vu : les pauvres ne le voyaient pas ; mais, en revanche, les ennemis le voyaient souvent sous son casque d'airain. J'avais une belle place ; aussi a-t-elle fait envie. Une brigue puissante s'est élevée contre moi. Le grand fauconnier est venu à s'en mêler, et l'orage a éclaté. Il n'en fallait pas tant : au premier mot, le roi m'a chassé. Cette injustice a révolté les Thanes. Quand l'ennemi est revenu l'année suivante, ils se sont soumis sans presque vouloir se battre pour un prince sur lequel on ne pouvait compter. Dieu l'a puni bien sévèrement. Personne ne sait ce qu'il est devenu, et vous-même, camarade qui vous battez pour lui, vous ne sauriez me donner de ses nouvelles. Ah ! que je suis affligé des suites de ma disgrâce ! — Edwine l'interrompant : — Tu es

bien simple de te regarder comme la cause de tout cela, lui dit-elle. Le roi n'a-t-il pas, un jour à la chasse, dévasté le champ de notre voisin David? Et quand on allait se plaindre de quelque injustice, ne trouvait-on pas toujours à la grande porte du palais, deux gardes avec de longues piques. On vous disait : Le roi est à la chasse; le roi chante un motet, ou bien il lit dans un livre avec le révérend père Asserius. — Il est heureux pour lui que les Danois règnent en sa place : sans cela nous aurions peut-être fini par l'appeler un méchant roi, et la bénédiction du Seigneur ne serait jamais descendue sur lui. — Alfred se disait en lui-même : — La vérité fuit les princes tant qu'ils demeurent sur le trône ; en sont-ils tombés, elle vient au-devant d'eux. — Vous en savez plus

que moi, dit-il, aux pasteurs ; nous nous battons pour les princes, et nous ne les connaissons pas. Si le nôtre est aussi méchant pourquoi l'aimez-vous ? — Je suis bon Anglais : j'aime mon pays et mon roi tels qu'ils sont. Alfred est bien jeune ; songez, camarade, que c'est l'homme le plus brave de toute l'Angleterre : c'est aussi le mieux fait et même le plus savant ; il sait lire, en latin comme en saxon ! Personne n'est plus adroit à la chasse. Tous ces avantages lui auront donné de l'orgueil, surtout depuis la grande victoire de Wilton. N'importe, si jamais il attaque les Danois avec vingt soldats seulement, venez m'avertir, et j'irai me battre pour lui. — Brave pasteur, je vous le promets, lui dit Alfred en détournant la tête pour cacher son trouble. — Cette marque

de fidélité qu'il recevait dans le malheur, le touchait plus que tous les hommages rendus jadis à sa puissance. — Mais les étoiles commencent à paraître, dit encore le berger : vous devez être fatigué... Ma femme, ne tarde pas d'aller étendre de la paille au fond du grenier; comme les nuits sont fraîches, tu couvriras cette paille avec deux peaux de brebis. Moi, je vais chercher pour notre hôte mon manteau des jours de fête. — A ces mots ils s'éloignèrent de la table. Alfred emporta son arc et sa lance. Dès qu'il fut seul, il releva sa tête avec fierté : il semblait qu'il eût retrouvé sa couronne en cessant de feindre. Il s'assied sur sa couche rustique, sans quitter son armure ; il regarde long-temps ses flèches, et son cimeterre qui brillait à la faible clarté du soir. — Chère Al-

saithe, s'écrie-t-il, lumière d'amour, unique pensée de mon cœur, je ne t'offrais qu'en tremblant la moitié de mon trône, et voilà tout ce qui me reste aujourd'hui : des armes, qui n'ont pu triompher! Alfred, vaincu, dépouillé, fugitif, sera-t-il encore aimé de toi! Doute cruel, et trop fondé, peut-être! J'étais roi, j'étais heureux, et j'ai pu croire à ton amour! Quand l'assaut des vents a couché sur la terre un jeune chêne, la tendre liane qui commençait à l'embrasser le quitte, et jalouse de monter dans les airs, elle étend vers un autre appui ses rameaux infidèles. Tout ce qui t'approche va devenir mon ennemi. Si je parle de mes malheurs, ils te parleront de mes fautes : ils ne te diront pas qu'il me reste encore mon courage, le repentir de mes sujets, et Dieu, de qui

la main écrase les tyrans, mais se contente de châtier les princes égarés, Dieu, qui toujours éprouve ses plus fidèles serviteurs. — Telles étaient les pensées du jeune héros. Il rappelait en son esprit tous les moyens dont il comptait se servir pour remonter sur le trône. En butte aux outrages du sort, il n'en était point accablé. Il aspirait à se rendre digne de la haute fortune dont il avait joui sans la mériter. Soldat, sceptre, maîtresse, l'espérance, ange divin né d'un sourire de l'Eternel, lui rendait tout : l'espérance était sa vie. Bercé par le bruit doux et plaintif du vent, qui murmurait sous le chaume, il laisse enfin reposer sa tête, et tout son corps détendu par le sommeil presse la couche affaissée.

Le jour a brillé. Le chant des oi-

seaux de la forêt avertit le bûcheron de retourner au travail. Alfred sort de son asile, et dès qu'il a pris le repas du matin, il dit aux deux époux : — Mes chers hôtes, je reviendrai ce soir; que Dieu bénisse l'ouvrage de vos mains aujourd'hui! — Et, d'une marche rapide, il se rend au rocher d'Agbryta. C'est là qu'il devait attendre, pendant six jours, des amis chargés d'importantes nouvelles. Il perçait de ses flèches les animaux que leur course amenait au pied du rocher, ou les oiseaux qu'il voyait planer sur sa tête. Mais c'était un autre sang qu'il brûlait de répandre.

L'air était pesant et chargé de nuages; Alfred, fatigué, se coucha sur la bruyère. Comme il venait de s'assoupir, il entendit une voix qui lui dit : — Eveillez-vous, seigneur,

votre serviteur Ladmont vous apporte des nouvelles de Cyndith : les habitans de cette forteresse ont reçu vos ministres, vos officiers, vos serviteurs; mais ils craignent la vengeance des Danois : ils refusent de vous ouvrir leurs portes. — Si mes serviteurs, mes officiers, mes ministres sont entrés dans la citadelle, ils la défendront, j'en suis sûr. — Comme ils s'entretenaient ensemble, Alfred crut voir au loin dans la campagne un guerrier qui s'avançait. Il ne pouvait le reconnaître; mais il se dit en lui-même : — Si c'est un de mes compagnons qui m'apporte des nouvelles défavorables, ils vont peut-être se laisser abattre par ma mauvaise fortune..... qu'ils ne se rencontrent pas, et que du moins chacun d'eux ne connaisse que les malheurs dont il est le messager ! — Et se

tournant vers Ladmont: — Retourne à la forteresse, lui dit-il, et dispose mes serviteurs à repousser l'ennemi. J'attends tout de ton zèle et de ton intrépidité. — Alfred le suit pendant quelques momens, et bientôt revient à son rocher. Le comte de Devon, le sage Oswald, l'attendait assis au pied de la montagne. Plongé dans une rêverie profonde, les crins de son casque pendent en avant vers le sol poudreux : la fortune contraire se montre dans son attitude immobile, dans ses regards, dans son silence. — Parle, lui dit le prince, parle, ton roi l'ordonne. — N'attendez plus aucun secours des Merciens. Ethelvolf ne m'a répondu que ces mots : Dis à ton maître que j'ai promis la main de ma fille *au roi d'Angleterre*. Alsaïthe était présente et fondait en pleurs. Je n'ai pas voulu de-

meurer plus long-temps à la cour d'un Thane sans foi. Comme j'allais partir, Alsaïthe est venue me trouver en secret, et ces mots sont sortis de sa bouche : Dis à ton maître que c'est *Alfred* à qui j'ai donné mon cœur, et remets-lui cet anneau ! — Le roi prend ce gage précieux, et dans le transport de son amour, s'écrie : — Généreuse princesse ! et j'ai pu douter de ta foi ! — Il fallait douter de la foi de son père. — Oswald, je sais déplorer la perte d'un ami, mais non pas l'abandon d'un perfide. Ethelvolf préfère la plus lâche servitude à la gloire entourée de périls : eh bien, nous combattrons sans lui ! — Ces mots ont ranimé le courage du guerrier. Il embrasse les genoux de son maître ; mais Alfred le relève et le presse dans ses bras. — Tu sais que les habitans de Sommer et de Wis-

ton me sont restés fidèles, ajoute-t-il : c'est auprès d'eux, derrière leurs forêts impénétrables, au milieu des marais d'Ethelingen que je veux élever une forteresse. Rassemble tous ceux qui voudront te suivre, et conduis-les dans les murs du monastère que j'ai fondé. Cinq jours encore, et j'irai tracer les remparts qu'ils doivent construire. — Ils se séparent à ces mots. La nuit couvrait les montagnes et les vallées quand Alfred arriva chez ses hôtes; mais ils l'attendaient encore pour prendre leur simple repas.

Le jour suivant il retourne au rocher de la forêt : là, sans autre compagnie que l'anneau d'Alsaïthe, et son cœur qui lui parlait d'elle, il vit l'ombre des arbres se retirer lentement sous leur feuillage et s'étendre vers l'orient. Ni amis, ni ennemis ne s'ap-

prochèrent du rocher ce jour-là. Quand il revint à la maison : — Mon fils, lui dit Edwine, je vais au-devant de mon mari : veille sur ces pains qui sont devant le feu. Bientôt tu les retourneras de l'autre côté, de peur qu'ils ne brûlent; car nous n'avons plus de farine au logis. Tu m'entends bien, mon fils. — Oui, bonne mère, oui; n'ayez point d'inquiétude, lui répondit Alfred. — Elle s'éloigne en achevant ces paroles. Le jeune roi se met à polir toutes ses armes, et prenant la pierre suspendue à côté de la faux, il aiguise l'acier de sa lance. Tandis que d'un mouvement égal sa main obéit encore, les yeux levés au ciel, il voit comme en un songe la mort de ses ennemis. Qu'avait-il oublié dans ce moment? C'étaient les pains.

Comme la pauvre femme revenait

impatiente, et marchant devant son mari, elle sentit une odeur de fumée; elle se presse, elle accourt, et voit ses pains noircis brûler avec les tisons, sous les yeux de son jeune hôte, tranquillement assis près du foyer (1). Sans la voir ni l'entendre, il continuait d'aiguiser sa lance. — Grand paresseux, dit-elle au roi, tu vois brûler mes pains, et tu ne prends pas la peine de les retourner, toi qui n'es jamais le dernier à les manger? — Alfred ne put s'empêcher de sourire, et cependant il était fâché de la peine qu'il causait à cette pauvre femme. — Que le roi Alfred te prenne pour convive quand il sera sur le trône, continua-t-elle; jusque-là je ne vois pas ce qu'il pourrait faire de toi.

---

(1) Historique.

Quelques momens après, le prince, couché sur sa paille, se disait en lui-même : — Voilà donc cette majesté des rois, qu'ils croient imprimée sur leurs fronts par la main de dieu même! — Il voyait, d'un regard d'homme, l'abaissement de sa fortune; mais de plus rudes coups allaient encore l'éprouver. Vers le milieu du sixième jour qu'il passait au pied de la roche solitaire, il vit s'avancer à travers le bois Fermais, son écuyer, que ses ordres avaient retenu jusqu'alors à la cour d'Ethelvolf. A peine il fut près du roi: — Mon cher maître, lui dit-il, le seigneur vous a vengé; mais sa vengeance même est un nouveau malheur. Deux jours après le départ d'Oswald, les Danois, conduits par Gozon leur prince, sont entrés dans les états du comte. Ce n'était point

une armée, c'était tout un peuple. Ils se sont répandus à la fois de tous côtés, comme des eaux qui se débordent. Ethelvolf, excité par Thendyr son favori, s'est renfermé avec sa fille et une troupe de soldats dans la haute tour de son palais. Un compagnon d'Alfred n'évite point les combats; et d'ailleurs il fallait veiller sur les jours de la princesse. J'ai suivi la destinée du comte. Thendyr ne désirait que le temps et les moyens de se dérober seul à la ruine de son pays. Les Danois n'ont voulu recevoir de sa foi d'autre gage que la tête de son maître. Mais ce perfide, redoutant la force prodigieuse d'Ethelvolf, attendait le moment de l'assaut. Dès qu'il voit les ennemis s'avancer couverts de leurs boucliers, et munis de longues échelles, il s'approche du comte, en trahison, l'en-

lève par les pieds, et le précipite du haut des remparts. Aussitôt il nous presse de rendre nos armes, nous promettant un pardon douteux pour lui-même..... Il achevait : mon épée lui ôta la parole et la vie. Je m'écrie à mon tour : — Des Saxons périront-ils sans se défendre! — Je m'élance aux remparts : tous les soldats me suivent. Le triomphe de nos ennemis fut retardé : Mais que me reste-t-il à vous apprendre, seigneur, quand nous avons succombé; quand la princesse est prisonnière! — Dieu vengeur, s'écrie Alfred! n'était-ce pas assez pour moi d'avoir mon peuple à délivrer, ma gloire à rétablir, et les autels à relever? Ma constance, au milieu de tant de malheurs, n'aurait-elle donc fait que t'irriter? Si tu voulais m'éprouver, ô mon Dieu, suspends tes coups! Si tu as résolu

de m'abattre, que tarde-tu? — O mon roi, lui dit Fermais, songez qu'il vous reste des sujets fidèles dont vous êtes l'unique espoir. Plus les malheurs d'Alsaïthe sont affreux, plus nos secours lui sont nécessaires. — Ami, lui dit Alfred, oublie la plainte qui m'est échappée. C'est à moi de fortifier mes serviteurs contre les coups du sort, ou ceux qui partagent le mien. Un instant j'ai fléchi sous le poids des malheurs, mais je n'en suis point accablé. Si je ne suis plus roi, que du moins je sois digne de l'être! les six jours que je *devais* passer au pied du rocher sont écoulés. Demain nous nous rendrons dans Ethelingen; mille bras y sont prêts : peu de temps nous suffira pour élever des remparts; et dès lors nous verrons le jour et nos ennemis. Aussitôt que

nous pourrons montrer à la plaine quelques bataillons bien armés, nous volerons au secours d'Alsaïthe, et Dieu prononcera entre nous qui le servons, et les brigands qui l'outragent. — En achevant ces mots, Alfred, pour la dernière fois, prit le chemin de la chaumière. Fermais marchait à ses côtés.

La nuit écoulée, le roi dit à ses hôtes un adieu plein de bonté. Affligés de son départ, ils regardaient tristement la terre. — Veux-tu nous suivre, bon pasteur, tu verras le prince Alfred avant la fin du jour. — Demeure, mon ami, interrompt Edwine! il est impossible que le prince ait donné sa confiance à cet étourdi. — Non, non, je veux aller auprès du roi; il verra lequel est le plus fidèle de Wilhelm ou de lui. A peine il a parlé, qu'il embrasse

sa pauvre femme, et suit les deux guerriers. Ils couchèrent sur un lit de feuillages, à l'abri d'un rocher. Le soleil de midi les vit entrer dans les humides campagnes d'Ethelingen. Là les ondes ne sont point mobiles, et la terre n'est point solide. Une brume, aussi pesante qu'un nuage de cendres, y voile en tout temps l'éclat des cieux; et sous un climat uniforme comme les ombres de la mort, le pâtre ignore le milieu des étés et le milieu du jour. Çà et là quelques ruisseaux promènent lentement, et sans murmure, leur onde paresseuse. Le noir feuillage des aunes qui s'élèvent de leurs bords, ainsi que des colonnes funèbres, marque leur cours à travers le brouillard grisâtre. Les joncs, pressés en touffe, hérissent de tous côtés la plaine, et présentant leur fra-

gile dard, ferment le passage à celui qui ne connaît pas les détours de ces déserts humides. Dans le sein du marais, une île élève ses bords, plus triste, plus solitaire que si le vaste Océan la baignait de ses flots. Alfred avait fondé dans cette île un monastère, douce et favorable retraite pour ceux qui n'aspiraient plus qu'à la vie du ciel; prison horrible pour ceux qu'une ferveur passagère avait conduits à des vœux imprudens.

Le prince commençait à découvrir la haute tour de l'église, derrière un voile de vapeurs, lorsqu'il entendit une clameur qui s'augmentait comme le bruit des vents. Bientôt il distingue ces mots : — C'est lui, c'est notre roi! Vive Alfred! — Tout s'agite. Les uns courent en tumulte, au-devant du prince; les autres, pour

le mieux voir, montent sur le faîte de l'église, et jusqu'au sommet de la tour. Ceux-ci vont baiser la trace de ses pas : ceux-là ne peuvent en croire leurs yeux : l'amour surmonte en eux le respect ; ils ne se retirent qu'après avoir touché les vêtemens du héros. Tous d'une voix émue se répètent : — Nous avons retrouvé notre roi : Vive Alfred, vive Alfred! — Il presse dans ses bras tous ceux qui l'entourent. Chacun de ses fidèles sujets lui semble un frère chéri. De douces larmes inondent son visage. C'est à force de gloire qu'il veut justifier tant d'amour, et déjà sa grandeur future paraît écrite sur son front. Le chef des prêtres, le pieux Néotus, précédé de la bannière sacrée, s'avance vers le roi. L'encens, balancé dans l'air avec des charbons ardens, s'embrase et monte

au ciel en odorante fumée. Des voix harmonieuses, soutenues du psaltérion et de l'atola, chantent les louanges du Seigneur, et se taisent, de momens en momens, pour laisser entendre un chœur lointain qui lui répond, de l'enceinte même du sanctuaire. Alfred, sans prendre de repos, va tracer des remparts sur tous les rivages qui présentent un facile accès. Le laboureur et le soldat, pleins d'un égal espoir, ouvrent le sein de la terre, au bruit des cantiques divins qui leur promettent d'immortelles récompenses. Le Seigneur abaisse un regard favorable sur ces travaux entrepris pour la défense du dernier autel qui lui reste chez les Saxons.

Parmi tant d'hommes qui semblent conspirer à sa gloire, ne serait-il point des perfides, ennemis de

sa loi sacrée? Il en est, ô malheureuse Albion; mais si tu dois trembler, du moins tu n'a pas à rougir : ils ne naquirent point dans ton sein. Plusieurs religieux, envoyés du monastère de Corwey, deux surtout, Sanghar et Walter, soupiraient après leur liberté. Ils avaient abjuré leurs vœux sacrés; ils n'étaient retenus que par d'épaisses murailles, et par la vigilance de leurs chefs. D'ailleurs, la domination des étrangers maîtres de tout le reste du royaume, leur faisaient espérer une prompte délivrance. Mais l'arrivée d'Alfred, les espérances de ses amis, les apprêts de la guerre, que de motifs pour renouveler leurs craintes, et les exciter à la trahison, seul moyen de rompre leurs fers! Néotus, au milieu des troubles de l'Angleterre, jaloux de conserver des serviteurs à son

prince, et des prêtres à son Dieu, resserrait encore les liens de leur captivité. Ferme et sévère, il était comme ces arbres dont les fruits cachent sous une enveloppe amère les sucs les plus doux. Aux jours de la prospérité d'Alfred, il osa lui faire entendre la voix de la vérité. Les louanges des flatteurs étouffèrent ses accens. Le prince accueillit Néotus, et mit en oubli ses conseils.

Aussitôt que les travaux furent ordonnés, le héros manda ses guerriers et le ministre du Seigneur. — Mes bons serviteurs et féaux amis, leur dit-il, voici ce que j'ai résolu : La prudence suffit pour conserver les empires, mais c'est à l'audace de les rétablir. Que font aujourd'hui nos ennemis? les délices de la paix n'ont elles point amolli leurs cœurs et leurs bras? Nous l'ignorons. Je vais

me rendre parmi eux sous un déguisement difficile à pénétrer. Je saurai s'ils se préparent à nous poursuivre, ou si nous-mêmes nous ne pourrions tenter de les surprendre. Fermais va me suivre. Caché près du camp des Danois, il vous portera bientôt les avis ou les ordres que l'examen des forces de l'ennemi et l'inspiration du Seigneur me décideront à vous envoyer. Je suis poussé à cette entreprise par d'autres motifs encore, mais ils sont étrangers au salut de mes peuples. — Aucun des amis du monarque n'osait approuver une entreprise si hérissée de périls; aucun ne pouvait combattre une résolution si féconde en avantages. Le seul Néotus lui parle ainsi : — Une voix secrète me dit que les regards du Seigneur te suivront; et ce n'est pas seulement un vœu de mon cœur,

c'est un avis du ciel : je le sens à la joie qui remplit mon âme.

Le lendemain avant l'aurore, Alfred revêt au lieu de son armure l'habit léger d'un ménestrel, d'un de ces chantres ingénieux dont la voix fait le charme des fêtes. Ce n'est plus le carquois retentissant, c'est la harpe sonore qui pend à son épaule. Avec ce regard si fier et ces nobles accens, pourra-t-il célébrer la vaillance des preux, sans que ses ennemis ne le reconnaissent lui-même pour un héros, et sa tête, relevée vers le ciel, ne semblera-t-elle pas toujours accoutumée au poids du casque et de la couronne? Fermais le suit, et leur marche n'est aperçue d'aucun des Saxons d'Ethelingen.

Libre un instant des soins que sa patrie réclame, il songe enfin à son

amour. La foi que lui conservait Alsaïthe dans son malheur, l'aidait à le supporter, et lui faisait trouver quelques charmes dans cette humble fortune, à laquelle il devait la certitude d'être aimé, ce bonheur si difficile à goûter sur le trône. Telles étaient ses pensées, lorsque sur une colline lointaine, il aperçut l'étendard des étrangers. Leurs pavillons s'élevaient parmi de grands arbres, au pied des murs d'une ancienne forteresse. Un hameau s'étendait sur la droite : c'est là qu'Alfred ordonne à son écuyer de l'attendre. Seul, et tenant sa harpe dans ses mains, il marche à ses ennemis. Qu'il est surpris de les aborder ainsi, sans armes! Il a ralenti ses pas ; ses doigts légers interrogent les cordes sonores, et remplissent les airs de sons harmonieux ; mais à chaque fois qu'il ren-

contre un étranger, sa main frémit, prête à saisir la garde de son épée, ou bien à tirer du carquois la flèche rapide.

Au-devant des barrières ouvertes encore, nombre de Danois, attendant le repas du soir, se livraient à différens jeux. Des murmures aussi doux que la voix des anges parviennent à leur oreille, apportés par le souffle du soir. Etonnés, émus, par degrés, leurs mouvemens se ralentissent, leurs voix s'abaissent : ils deviennent immobiles, muets.

— Tu chantes bien, lui dit un des chefs : il est dommage que tu sois un maudit Saxon. — Le roi répondit en souriant : — La patrie des menestrels est chez ceux qui les écoutent. — Braves Danois, conduisez-moi vers votre prince. — Demeures encore quelques momens, lui dit

l'un des soldats. Quand tu seras chez le roi, nous ne t'entendrons plus. — Le héros se mit à chanter des chansons danoises. Ils étaient charmés, mais leur naturel farouche ne fut adouci que pour un instant. — Qu'il a l'air efféminé, dit un autre soldat! — Et s'adressant à lui : T'es-tu jamais battu ? — Jamais. — Si l'on te frappait, que ferais-tu? — Qui l'oserait?.... Un barde n'est-il pas sous la sauve-garde publique? S'il manquait d'appui, les guerriers qu'il a célébrés se leveraient de leurs tombeaux pour le défendre. — Je te souhaite une meilleure protection. Tout en discourant, ils le conduisaient à la tente de Gozon.

Ce qui frappa d'abord le prince, c'est que les fossés n'avaient pas la moitié de la profondeur de ceux dont les Danois s'entouraient pen-

dant la guerre. Ils avaient aussi négligé de les border de palissades. Comme Alfred entrait dans la tente, un cri de surprise frappe son oreille. Il lève les yeux et voit Arthus, jadis son favori, couvert d'habits étrangers, et portant même les marques de ses dignités à la cour de son nouveau maître, prix de la plus lâche trahison. Alfred, se tournant vers le perfide, d'un signe l'avertit de garder le silence. Dans cet instant, toute la majesté des rois brilla sur son front. Arthus crut le voir environné de toute sa puissance, et lui dictant du haut de son trône ses ordres souverains. Un sentiment de terreur et de repentir lui ferma la bouche. — Connaissez-vous ce ménestrel, lui dit Gozon? — Oui, Seigneur. — Où l'avez-vous vu? — Dans le palais d'Alfred, répondit-il en

rougissant. — Alfred aimait donc aussi la musique? — Pourquoi pas, dit le prince? De tous les plaisirs c'est celui qui donne le moins de peine, et mon maître était fainéant. — Je le hais, interrompit Gozon, je sens que je le hais. Toi cependant, qui fus son sujet, tu dois le respecter.... Mais aussi, où vais-je chercher la fidélité! — Je vois votre pensée, lui dit Alfred : à présent que le sceptre ne peut vous échapper, vous voudriez trouver dans notre respect pour le prince à qui vous succédez un garant de notre fidélité pour vous. — Ménestrel, reprit Gozon, d'une voix plus imposante, je t'ai laissé paraître devant moi pour chanter, et non pour discourir. —

Cependant la princesse avait entendu dire qu'un barde saxon s'était montré parmi les Danois. Elle se

rend aussitôt vers Gozon, avec ses femmes, espérant apprendre des nouvelles d'Alfred. Comme le jour venait de tomber, elle ne put reconnaître le monarque sous un vêtement si peu fait pour lui. Il n'en fut pas ainsi du héros; il la reconnut à son noble maintien. En ce moment si long-temps desiré, son cœur est agité des plus doux transports. Après tant d'inquiétudes, un rayon de félicité brillait enfin à ses yeux : mais un nuage soudain l'obscurcit : il craint, avec trop d'apparence, que la princesse ne trahisse, par un cri, sa surprise, sa joie, et que l'assurance de son bonheur ne devienne le signal de sa perte. Sa prudence même est aussi prompte que son courage. — Braves Danois, dit-il aux chefs, je vais commencer par un chant de guerre.

Alfred, en chantant, tenait ses regards attachés sur Alsaïthe. Au premier mouvement qu'elle fit; il éleva sa harpe, et les rudes accens des guerriers étouffèrent la douce voix de la princesse.

Les Danois répètent les chants d'Alfred; et lui, s'étant approché d'Alsaïthe, mêle à leurs voix quelques mots qu'ils ne peuvent entendre.

Ainsi le trouble d'Alsaïthe échappe aux étrangers. Gozon semblait charmé de la présence de cette beauté, l'orgueil de l'Angleterre. Accablée de regrets et d'inquiétudes, elle se plaisait à rester seule. Elle ne cherchait de consolation que dans ses larmes, et dans le souvenir d'Alfred. Privé du bonheur de lui témoigner son amour, elle ne croyait pouvoir montrer à ses persécuteurs assez de

mépris et de haine. Elle qui jusqu'alors respirait une bienveillance douce comme le parfum des fleurs.

Venez, belle princesse, lui dit Gozon, commencerez-vous ainsi vos beaux jours dans l'ombre de la solitude ? Le lis cache-t-il sa noble tête sous l'herbe de la prairie ? Les dieux se sont montrés assez sévères en comptant nos années ; il nous ont permis, du moins, de mettre des bornes à nos regrets. — Ma perte n'est que trop récente : mais si le temps avait apaisé ma douleur, elle se ranimerait à l'aspect des meurtriers de mon père. — Pourquoi m'affliger encore d'un reproche plein d'amertume ? Victime de son courage obstiné, ce n'est point sous nos coups que votre père est tombé, vous le savez trop bien. Cependant je ne vous avais point vue. Il n'est

personne aujourd'hui, dans toute l'Angleterre, qu'une parole de vous ne mit à l'abri de nos armes. Un seul est excepté : plus heureux que son vainqueur, il est aimé de vous; comment pourrais-je lui pardonner? — Lui pardonner! Alfred peut tomber, non fléchir. Je suis loin de vous demander sa grâce. Peut-être un jour me prierez-vous de lui demander la vôtre. — Le Danois, se tournant vers Arthus. — Crois-tu, dit-il, avec un souris ironique, crois-tu qu'Alfred voulut me pardonner? — Arthus dit au héros : — Seigneur ménestrel, vous le connaissez mieux que moi; sait-il pardonner? — Oui, répond Alfred, en lui faisant un signe qui ne fut aperçu que de lui seul, il pardonne. Malheureux Alfred, reprend-il, au moment où nous parlons, caché dans le tronc d'un

vieux chêne ou dans la fente d'un rocher, n'ayant pour tout festin qu'un rayon de miel, ou quelques fruits sauvages, il est bien loin de croire que ses ennemis s'apprêtent à venir implorer sa clémence. —

Dès que les chefs et la princesse furent assis devant les tables chargées de viandes exquises, Alfred prit sa harpe, et charma tous les convives par ses accords harmonieux. Les soldats, pour l'entendre, accouraient de toutes parts autour de la tente. Au milieu de ces hommes farouches dont il venait d'amollir les cœurs, il ressemblait au jeune Daniel, lorsqu'il fut jeté dans la fosse aux lions, et que ces animaux terribles, au lieu de le dévorer, vinrent, en rampant, lui lécher les pieds.

Vertus, courage et talens, les grands de la terre mesurent tout avec

de l'or. Gozon dit au fils d'Éthelred. — Je donnerais mille pièces d'or pour que tu fusses mon esclave. — Je ne saurais plus chanter les héros. C'est aux esclaves d'amollir le courage des princes par de langoureuses chansons : c'est aux hommes libres et fiers d'inspirer des sentimens généreux. Si j'étais connu de vous, seigneur, vous verriez que mille pièces d'or ne payeraient point assez cher ma liberté. — Les hommes de ton état sont dans l'usage de s'estimer beaucoup. — Il est vrai. — Quand tu parles, tu crois que l'on va t'écouter comme si tu chantais. Reprends ta harpe : Je vais chanter aussi, et nous répèterons ensemble ce que l'amour va m'inspirer.

— Voyez jusqu'où peut aller l'adresse d'un barde, s'écria le prince Danois, en regardant Alfred avec ad-

miration. Ne dirait-on pas que tout ce qu'il chante sort de son cœur; que c'est tantôt un amant qui soupire, et tantôt un guerrier qui va triompher? —Tous ces discours plongeaiént Arthus dans le plus pénible embarras. Perfide une seconde fois, il tremblait qu'Alfred, par sa hardiesse, ne découvrît tout, et ne l'entraînât dans sa perte. Indécis dans son repentir, comme il l'avait été dans son crime, quelquefois il était près de faire connaître son héros. Mais quand il venait à rencontrer ses regards, une crainte plus puissante l'arrêtait. Ainsi balance d'abord l'hôte timide de nos bois, lorsque, couché sur la rive accoutumée, il entend les cris d'une meute empressée. Il se lève frémissant, et croit que ce n'est pas trop de mettre le fleuve entre ses ennemis et lui : il s'avance, il va s'é-

lancer ; mais tout à coup il aperçoit la sombre profondeur des eaux, et ce danger qu'il a sous les yeux l'emporte sur celui qu'il appréhende.

Alfred, cependant, n'osait pas même arrêter ses regards sur celle qu'il aimait et qu'il venait chercher à travers des périls infinis. Comment lui dire une parole d'amour, une seule parole, en présence de tant de témoins, et d'un rival, maître du sort de tous deux ? Comment aussi se résoudre à la quitter, sans avoir épanché son cœur ? Dans ce moment un chef se présente, prêt à recevoir les ordres de son prince ; Gozon l'aperçoit, et s'avance vers l'entrée de la tente. La princesse s'est approchée du héros ; elle lui dit : — Beau ménestrel, je voudrais apprendre à chanter comme vous, en mariant ma voix aux doux ac-

cords d'une harpe..... — Vous allez vous perdre tous deux, interrompt Arthus, qui s'éloigne aussitôt dans la crainte de paraître d'intelligence avec le roi, si les étrangers viennent à le reconnaître. Alsaïthe reprend avec précipitation : La tour que vous avez vue au pied de la colline est ma prison : si vos pas ne sont pas observés, venez sous ses murs cette nuit. — A ce dernier mot elle rougit : sa pudeur pourrait-elle ne pas souffrir, quand elle est obligée de choisir pour un innocent entretien l'heure du mystère et le voile des coupables.

Gozon revint s'asseoir sur son trône au fond de la tente, et demanda encore une chanson au prince : Alfred n'avait jamais tant chanté de sa vie. Il se surpassa pourtant cette fois, voulant laisser l'étranger dans des

sentimens favorables. Arthus enfin, par les ordres du Danois, enmène avec lui le héros. Seuls sous leur pavillons, ils restent quelque temps en silence, etonnés encore de tout ce qui venait d'arriver. Le serviteur infidèle allait embrasser les genoux de son maître et lui demander pardon de ses perfidies, quand le roi, qui souffrait à le voir dans une si grande confusion, lui tend la main et lui parle ainsi : — Je ne m'attendais guère à te trouver auprès du prince Danois : si j'avais pu croire que tu fusses occupé de me rendre un si grand service au milieu de cette armée, je ne me serais pas exposé au danger d'y paraître; j'aurais attendu que tu vinsses me rendre compte des forces de nos ennemis. Arthus, ils ne reverront jamais la terre natale. Leurs dépouilles engraisseront nos

champs. Nombre de guerriers intrépides et fidèles sont venus se ranger sous mes étendards. Si le secret m'est gardé, une seule bataille terminera la guerre, et si je suis trahi, mon triomphe ne sera que retardé. — Arthus, ramené par la crainte au parti du prince, et comme enchaîné par le silence qu'il avait gardé jusque-là, reçut avec plaisir l'espoir d'un si prompt succès. Il éprouvait aussi je ne sais quel désir de rentrer dans le sentier de l'honneur, désir que les hommes sans vertu ressentent quelquefois, lorsque, du côté de l'honneur, ils ont vu briller l'intérêt.

Tranquille sur la foi du courtisan, le roi lui demande de le conduire à la tour d'Alsaïthe. Ils sortent de leur tente, ils écoutent, ils regardent autour d'eux. On n'entendait

que le bruit des banderoles roulées et développées tour à tour par le souffle des vents : rien d'animé ne frappait l'oreille ni les yeux. Ils se glissent derrière les tentes : la lumière de la lune leur permet d'éviter les cordes tendues à chaque pas pour soutenir la toile tremblante autour d'un mât dressé sur la terre. Rien ne s'oppose à leur marche.

Cependant la fille d'Ethelvolf s'est retirée dans sa prison, mais l'image d'Alfred ne la quitte point, et tout autre objet ne peut distraire sa pensée. — Demeure, dit-elle, à l'une de ses femmes qui jadis avait eu soin de son enfance, demeure, chère Elgonde, j'attends Alfred. C'est toujours à toi que je parle de lui ; tu l'aimes : les perfides étrangers n'ont pas séduit tes yeux : que d'indignes beautés trahissent pour eux la

patrie! Moi, je leur voue une éternelle haine; et si la guerre doit me ravir le héros que j'aime, son souvenir me tiendra lieu d'époux. — Écartez de si tristes pressentimens. La présence du roi, son heureuse audace, la sécurité de ses ennemis, tout rappelle votre cœur à l'espérance. — Ah! combien le sort a trompé celle qui nous flattait quand il vint à la cour de mon père! Je ne connaissais encore que sa renommée, mais mon cœur volait au-devant des liens qui l'enchaînent aujourd'hui; il attendait, pour aimer, un héros tel que lui. Souvenir enchanteur! souvenir cruel! J'étais assise près de toi sur le donjon du palais, au milieu des dames de Mercie. Agitée comme si j'eusse été près de revoir un amant aimé; confuse comme si tous les regards avaient pénétré dans

le fond de mon âme, je sentis que ce moment allait faire toute ma destinée. Tout à coup la trompette résonne, le peuple s'émeut. A l'entrée de la lice, je vois paraître Alfred, sur un superbe palefroi. Il était couvert d'armes éclatantes, et suivi de dix jeunes chevaliers. Qui osera lui disputer le prix, me disais-je? Tous les cœurs le lui donnaient d'avance, lorsqu'il le remporta par son adresse. Le prix me sembla peu de chose pour récompenser un si grand courage; mais qu'il devint à mes yeux une magnifique offrande, lorsque de ses mains victorieuses, il le déposa devant moi. Je me crus associée à sa gloire, et mon orgueil égala mon amour. — A peine elle achevait ces mots, qu'elle entendit quelque bruit, comme si les branches du haut peuplier qui s'élevait devant les grilles

de la tour eussent été fortement agitées. Elle s'avance. Une voix chérie se mêle au murmure des feuilles. — Alsaïthe ! me voilà près de vous ! Venez, ah venez ! Cette douce clarté me permettra du moins d'apercevoir vos traits! — Mon cher Alfred, mon héros, mon unique appui, ah que je me sens heureuse !.... après tant de peines ! — Après une si cruelle absence!—Je n'ai point cessé de trembler pour vos jours. Mais quel est votre espoir aujourd'hui, et pourquoi vous exposer aux plus grands périls ? — Pour vous voir et vous délivrer ; pour sauver l'Angleterre. Mes soldats étaient prêts. J'ai voulu connaître les forces de nos ennemis. Dans peu de jours je leur livrerai le combat. Je serai près de vous. C'est moi qui veillerai sur vos jours. Vous ne me serez plus ravie. Vous me verrez expirer

à vos pieds ou recouvrer la couronne que je brûle de vous offrir. — Le nom de votre épouse me sera plus cher, plus glorieux que le titre de reine. — Doux langage, dont je ne puis douter! Vous m'avez gardé votre foi dans mes malheurs, à un roi tombé du trône, et naguère abandonné de ses sujets. Lorsque suivi du reste de mes soldats, je disputais à mes ennemis la victoire si constante à me fuir depuis la journée de Vilton, et que poursuivi de forêts en forêts, accablé de fatigues, de douleurs, de repentir et d'humiliations, j'allais demander du pain dans les lieux mêmes où peu de jours avant je dictais des lois, au milieu de tous ces revers enfin, je me disais : son cœur me reste, et je me sentais ranimé par une si douce espérance. — Les temps seuls ont changé : vous êtes toujours

Alfred, et je ne suis ni moins fière ni moins heureuse d'être aimée de vous. Puissiez-vous éprouver ce que je ressens! vos chagrins seraient effacés. — Les seuls accens de votre voix ont soulagé mon âme de tout le poids de mes malheurs. — Hélas, combien vous avez encore à souffrir! Que de travaux et de périls! et jamais vous ne trouvez, jamais vous ne cherchez la tendre consolation. Au milieu des forêts comme dans les chaumières, sous l'habit du pâtre comme sous celui de soldat, dans la fuite, dans la détresse, il vous faut toujours montrer le front d'un roi; et prêt de succomber à l'infortune, il faut relever le courage de vos amis abattus. Ah! dans ces tristes momens, qu'il me serait doux d'être auprès de mon héros, de recevoir en secret sa plainte étouffée jusque-là par un ef-

fort de courage, de verser un baume consolateur sur ses blessures et sur ses peines. — A ces paroles de la princesse, Alfred, transporté de reconnaissance et d'amour, ne trouva d'abord pour lui répondre que des larmes. Il s'élance, et forçant l'arbre flexible à suivre ses mouvemens, il va saisir la main qu'Alsaïthe lui présentait. Etreinte innocente et pure, mais si pleine de charmes, que l'amour semblait vouloir les récompenser, dans un seul instant, de tous les maux dont il les avait affligés. Ils restent quelque temps sans voix, sans mouvement, sans soupirs, livrés au sentiment de leur bonheur.

L'aurore, cependant, commençait de tracer au-dessus des montagnes un sillon d'argent. Quelques murmures et quelques lueurs venaient à percer le silence et les voi-

les sombres de la nuit. Arthus s'écrie d'une voix à demi-étouffée : Il faut vous séparer! — Alfred diffère encore de s'éloigner; mais enfin il se laisse glisser jusqu'à terre, et suit le Saxon dans sa tente.

Peu de momens après il en sortit encore, et parcourut l'enceinte du camp. Il était l'heure où le sommeil, par un dernier effort, apesantit la paupière de ceux qui se sont dérobés à sa puissance. Partout le héros trouva les sentinelles endormies. Il n'aperçut pas non plus ces troupes de soldats qui, à chaque heure de la nuit, vont de poste en poste épier, ranimer la vigilance de leurs compagnons, et qui maintiennent au-dedans la discipline, au-dehors la sûreté de l'armée. Il ne se faisait plus de rondes. La victoire

avait plongé les Danois dans une sécurité perfide.

Il se mit à jouer de la harpe aussitôt que les soldats furent sortis de leurs tentes, et se laissa conduire par eux dans les différens quartiers, s'efforçant de les divertir et de gagner leur confiance. Il apprit qu'une moitié de l'armée venait de partir avec l'étendard sacré pour aller assiéger Cyndith; que telle légion se trouvait manquer de chefs, et tels chefs de soldats. Les armures étaient couvertes de rouille et jetées çà et là, ou bien entassées en désordre comme s'ils n'avaient jamais dû s'en servir, et que la main du Seigneur eût brisé l'arc et la lance des Saxons. Alfred humilié se disait d'abord en son cœur : Pensent - ils donc que j'aie cessé de vivre, ou ne se souvien-

nent-ils plus de leur sang répandu tant de fois? — Ce sentiment pénible fut bientôt effacé. L'air du héros brillait d'une joie sévère, et semblait appeler de cette insolente confiance à leurs exploits futurs. Alfred en avait assez vu. Dès que l'attention des soldats se fut tournée vers un autre objet, il sortit du camp pour se rendre au hameau voisin. Là, tirant ses tablettes, il écrivit ces mots: — Alfred à son ami fidèle. Faites partir à l'instant tous ceux qui peuvent porter les armes. Qu'ils suivent les forêts et les vallées les plus solitaires, laissant sur leur gauche Stowel et Dunkerton. Je les attends vers le milieu de la nuit du quatrième jour, à compter de celui-ci. Je serai dans le camp des Danois, près de la barrière qui regarde le hameau de Leyford. Moi-même

j'ouvrirai les portes à mes soldats, et je leur livrerai nos ennemis sans armes, sans discipline, sans prévoyance, et malgré leur nombre, incapables de nous résister. — Il achève, et le Saxon qui l'avait attendu, s'éloigne aussitôt, portant sous sa tunique cette lettre importante. Alfred l'adressait au ministre du Seigneur, afin qu'il ramenât l'espérance en des cœurs abattus par de longues infortunes.

Mais quels motifs peuvent retenir le prince? Pourquoi n'est-il pas retourné vers les siens? pourquoi ne marchera-t-il pas à leur tête? Il a voulu conjurer lui-même tous les hasards. S'il eût laissé le faible Arthus au milieu des étrangers, cet homme irrésolu, qui, d'abord, l'avait vu près de triompher, et n'avait été ramené vers lui que par la crainte,

abandonné à ses incertitudes, eût peut-être mieux aimé trahir l'entreprise d'Alfred, que d'en partager les périls. Se fussent-ils évadés ensemble? Leur fuite, ainsi concertée, eût fait voir aux Danois qu'ils étaient d'intelligence, et les eût mis en garde contre les projets du héros. Bien plus encore, il pensa que ses soldats marcheraient avec plus de confiance, s'ils le voyaient, ainsi qu'il l'écrivait à Nestus, prêt à leur livrer ses ennemis, et déja maître de leurs portes. Mais quelquefois les vents conduisent doucement au rivage le vaisseau sans pilote et sans agrès, tandis qu'ils font échouer à la vue du port, celui qui, après mille dangers surmontés, revenait heureusement d'une longue course, et que les amis, les parens des passagers, sur l'arène, saluaient déjà de mille

cris d'allégresse; et la fortune n'est-elle pas plus capricieuse encore que les vents ?

Alfred retourne aussitôt parmi les étrangers. Dans son impatience les instans s'écoulent plus lentement pour lui que le sable dans l'horloge du solitaire. Il n'avait point encore la ressource de ces flambeaux qu'il inventa dans la suite, et qui, mesurant le jour en parties égales, l'aidaient à régler ses travaux et ses loisirs.

Cependant le messager parcourt rapidement sa route. Dès le lendemain il arrive au monastère, à l'heure où la cloche avertissait les religieux d'aller chanter le cantique du soir. Le sage Nestus mande à l'instant chefs et soldats, et leur fait part des volontés de son maître; mais il ne leur apprend pas en quels lieux est Al-

fred : il dit seulement à Fermais de leur révéler cet important secret quand ils apercevront le camp des ennemis. La nouvelle du départ des troupes se répand dans le cloître et fait naître dans les cœurs des sentimens bien opposés. Quelques-uns des religieux possédaient ces vertus difficiles qui nous appellent au ciel, et ne nous laissent voir dans la vie qu'une épreuve passagère, d'autant plus sûre, qu'elle est plus rude et plus hérissée de douleurs : mais ceux qui, nés sur des bords étrangers, avaient été arrachés de leur patrie, impatiens du joug et de l'exil, haïssaient et l'Angleterre, et leurs vœux et leur roi. Parmi ces derniers, Sanghar et Walter n'attendaient que l'occasion de signaler leur haine. Ils crurent l'avoir trouvée. Tous les amis, tous les guerriers d'Alfred étaient restés

dans Ethelingen; il était seul : pour le perdre il suffisait donc de découvrir aux Danois le lieu de sa retraite. Et quel moment plus favorable ! Un messager venait d'arriver près de Nestus : il ne fallait que lui arracher la lettre du Roi. — Ce n'est pas dans quelques jours, dit Walter, ce n'est point demain, c'est sur l'heure qu'il faut accomplir nos desseins. Envoyés au delà des mers sans notre consentement, offerts à un prince étranger, comme de vils animaux, pour être gardés dans cette prison détestable, osons nous affranchir, et que le présent lui soit funeste ! Sommes-nous faits pour l'esclavage? Nos mains seraient-elles inhabiles à porter le fer, à donner la mort ? Non, non, que Nestus périsse aujourd'hui, et que demain il n'ait plus de vengeur, les Danois plus d'ennemis, nous plus

de maître. Toutes les nuits, à la dixième heure, il vient dans cette église implorer son dieu.... Sanghar, ton cœur est-il capable d'un grand projet? — Je t'entends, répond l'étranger : mais si le sang de Nestus suffit à notre sûreté, il ne suffit point à notre haine. Tu sais quelle est la pieuse renommée de notre tyran, et tu connais la coutume des Chrétiens : le trouvant ainsi égorgé sur les marches de l'autel, ils en feront un martyr. Une gloire éternelle s'attacherait à sa mémoire. L'année même de notre arrivée, tu le sais, une femme d'Est-Anglie est venue cacher dans ce désert l'opprobre de ses déréglemens. C'est sur le seuil de sa porte qu'il doit être traîné pour y exhaler son dernier soupir. — Et le sang qui va rejaillir sur l'autel? — Sur l'autel!.... Le sang!... Il est

vrai. Mais ne sommes-nous pas deux contre un vieillard ? Tu m'entends : Armons-nous ! — Ainsi, le forfait le plus monstrueux trouva deux hommes s'accordant à le commettre, sans combats, sans remords, unis dans le crime comme deux anges dans la vertu.

Un calme imposant régnait dans l'église. La nuit, sous ces voûtes solitaires, désertes, semblait avoir plus de silence, de ténèbres et de terreurs. Quelquefois un rayon de la lune, perçant les nuages, et passant à travers les vitraux élevés, venait frapper les hautes statues de pierre qui semblaient autant de pâles fantômes. Le moindre bruit retentissait au loin, et l'écho sonore attestait une solitude profonde. Les cris de l'oiseau de la nuit se faisaient seuls entendre de mômens en mo-

mens, vers le faîte de l'édifice.

Les deux scélérats, cachés derrière un énorme pilier, tenaient leurs yeux attachés sur la secrète issue par laquelle le malheureux prêtre avait coutume de se rendre à la prière. Leurs regards rencontraient la noble figure du Christ, expirant sur la croix, et ne pouvant déjà plus soutenir sa tête. Inaccessibles aux remords, l'imposant tableau des douleurs du juste, faisait pourtant frémir leurs bras non aguerris; et quand leurs yeux venaient à se tourner involontairement sur cette grande victime, ils se sentaient glacés d'une terreur anticipée du jugement suprême. Mais, ô justice éternelle, l'innocent s'avance! Un bruit lointain se fait entendre, s'accroît; la porte s'ouvre : Nestus s'approche avec recueillement; mais

son cœur était plein d'espoir. Il tombe à genoux sur les degrés de l'autel. — Dieu des armées, s'écrie-t-il, Dieu protecteur des rois, Dieu sauveur des infortunés, exauce la prière d'un sujet fidèle ! Toi, qui rendis à Samson abattu sa force première, qui dirigeas la fronde de David et le glaive de Macchabée, combats aujourd'hui pour mon jeune roi ! Confonds ses ennemis et les tiens ! Si depuis quarante années je te sers avec zèle, si mes cantiques sont montés jusques à toi, si le respect de ton nom sacré s'est étendu par ma parole, ô Seigneur, que la victoire d'Alfred soit ma récompense! — Insensé, voici ta récompense, disent les scélérats. — Et tous deux se précipitant sur le vieillard, le saisissent par ses cheveux blancs, et le renversent sur les pavés du temple.

— O mon Dieu, s'écrie le pontife, recevez mon âme, et pardonnez à mes assassins. — Déjà l'un d'eux presse de ses genoux le sein de l'infortuné ; il s'efforce de l'étouffer, tandis que l'autre cherche et saisit les tablettes d'Alfred. A l'instant Nestus voit la trahison : jusque-là victime résignée, il s'indigne, se débat. Ce n'est pas pour conserver ses jours, c'est pour dévoiler un infâme complot. Il pousse un cri perçant et terrible comme l'anathème du réprouvé. Toute la force de sa jeunesse est revenue : il se relève, s'adosse à l'autel ; deux fois il a repoussé les meurtriers. — C'en est trop, dit Sanghar ; que son sang nous accuse ; mais qu'il meure ! — Il dit, et lui plonge son épée dans le sein. Inhabile à manier les armes, il n'a point su porter un coup mor-

tel. Il allait redoubler; Nestus écarte le glaive. Aussitôt, le lâche Walter ose saisir les mains du vieillard, les élève, et laisse une large voie au fer de son complice. Celui-ci frappe deux fois encore, mais les cris de Nestus avaient jeté l'épouvante dans le monastère : un grand tumulte frappe l'oreille des deux scélérats, et lorsque le bruit vient à s'approcher, ils cherchent leur salut dans la fuite, emportant les tablettes d'Alfred, et couverts du sang de son ami. Dans ce moment de trouble, ils s'échappèrent aisément, et suivirent le chemin qui conduisait au camp des Danois.

Les premiers religieux qui entrèrent dans l'église étaient du parti des deux étrangers. En voyant le pontife assassiné, soit crainte d'être accusés de sa mort, ou désir de profiter d'un

moment favorable à la fuite, ils ne s'arrêtent point à lui donner du secours; ils sortent, et franchissent les murs du monastère. Quelques autres, qui ne s'étaient pas montrés moins contraires à Nestus, demeuraient autour de lui dans l'incertitude. Ses amis arrivent enfin, et dès qu'ils ont mis un appareil sur ses blessures, ils l'emportent dans leurs bras. Mais il ne songeait guère à sa vie : il ne doutait point que les deux traîtres ne fussent décidés à faire un funeste usage de la lettre d'Alfred : l'armée pouvait arriver trop tard. Il tremblait pour les jours de son roi. Le danger était pressant; le conseil fut prompt. Fermais est appelé : — Comte, lui dit Nestus, deux perfides courent apprendre aux Danois que leur prince est au milieu d'eux : prévenons-les. Que l'un de

vos guerriers les plus fidèles se déguise et parte à l'instant pour avertir le roi. Il lui dira que son armée l'attend à l'entrée de la grande forêt ; c'est là que vous la conduirez au plus tôt, puisqu'elle ne pourrait se rendre à la vue des ennemis, avant qu'ils ne soient instruits de nos entreprises. Pour moi, qui ne demande plus qu'à mourir aux pieds de mon maître, donnez-moi dix soldats qui tour à tour me porteront, sur des branches flexibles, au-devant de ses pas. Cher ami, sauvez-moi l'horreur de rendre mon dernier soupir au milieu de mes assassins. Les guerriers que vous laisseriez à ma défense manqueraient au combat, et peut-être en ce moment de trouble et de péril, serai-je encore utile à mon roi. Hâtons-nous ! — Les conseils de Nestus étaient pour les amis

d'Alfred comme une voix du ciel. Tout ce qu'il demandait fut exécuté sur l'heure même. Il sortit d'Ethelingen vers le milieu de la nuit; mais l'armée, si l'on peut ainsi nommer une troupe de mille soldats, l'armée ne se mit en marche qu'après le lever du soleil.

Le messager de Fermais était le bon Wilhelm. Il s'arrête dans le village le plus voisin des ennemis, et bientôt, portant sur sa tête une corbeille de fruits, il se présente à l'entrée du camp et parcourt sans obstacle les différens quartiers. Il jetait de tous côtés des regards perçans, non-seulement pour reconnaître Alfred, mais encore pour apercevoir les deux religieux qui pouvaient arriver à chaque instant. Il était résolu de leur donner la mort; l'entreprise n'eût pas été rompue. Les Da-

nois se pressaient en foule du côté de la place d'armes ; il s'approche, et voit Alfred, jouant de la harpe, et charmant le loisir des soldats. Le messager attendait avec impatience qu'il eût fini sa chanson : car il n'aurait pu l'interrompre sans éveiller les soupçons. Comme le roi posait enfin sa harpe : — Vous qui vous fatiguez à chanter, lui dit Wilhelm, achetez donc de mes fruits : jamais vous n'en avez mangé de plus salutaires, bien que vous soyez admis à la table des princes. — Et voyant que la foule s'écartait un peu : — Sortez, ajoute-t-il; deux traîtres viennent ici pour vous découvrir. — Alfred, sans changer de visage, prenait des fruits. — Choisissez, mon ami, choisissez !... A l'entrée de la forêt.... rendez-vous à l'entrée de la forêt ! — Je ne suis l'ami de per-

sonne : j'entre au service de monseigneur Gozon. —

Alfred ne voulait point trahir cet Arthus qui l'avait trahi. Il marche droit à sa tente. — Je m'éloigne à l'instant, lui dit-il ; si vous craignez de périr, suivez-moi. — O ciel! êtes-vous reconnu. — Pas encore ! — Pas encore !... pas encore! . . . — Alfred lut dans la pensée du courtisan : — Croyez-moi, mon cher Arthus, lui dit-il, je prévois aussi les évènemens : si vous ne me suivez, vous êtes perdu ; j'en suis sûr. — Arthus se trouvait dans un mortel embarras : prendre parti avant l'évènement lui semblait la chose la plus imprudente. Il voulait bien servir Alfred, mais non pas se déclarer l'ennemi de Gozon. — Peut-être vous serai-je plus utile ici, dit-il au roi. Comme vous, je pense qu'après ce que j'ai fait, ce serait

m'exposer beaucoup; mais je dirai dans mon cœur : Je sers mon roi, et cela me suffira. — Vous oubliez que vous avez mon secret, et que le temps presse : marchons ! — Et parlant ainsi, Alfred, las enfin de ses lenteurs, l'entraînait avec force. Arthus se disait : — C'est donner beaucoup au hasard ; mais je cède aux circonstances. — Et quand il cédait aux circonstances, il croyait n'avoir rien à se reprocher envers les autres, ni envers lui-même, quoi qu'il arrivât à lui ou aux autres.

Alfred, malgré son impatience, montrait un front riant, et chantait encore en s'approchant de la barrière. Les soldats, accoutumés à le voir avec Arthus, s'imaginèrent qu'ils jouaient ensemble. Le messager les suivait de loin, et tous trois sortirent ainsi, sans que nul y prît garde.

Comme ils pouvaient rencontrer quelques-uns des soldats dispersés dans la campagne, ils conservèrent long-temps le même maintien. Descendus enfin dans un vallon écarté, ils cessent de se contraindre. Wilhelm embrasse en pleurant les genoux de son maître : il rend grâces à Dieu de l'avoir sauvé, et de s'être servi de lui pour accomplir ses desseins. Alfred n'était plus un menestrel enjoué; il avait repris cette majesté douce, qui commande à la fois le respect et l'amour.

Le héros ressentit une douleur profonde en apprenant le meurtre de Nestus. Il aimait ce prêtre fidèle et véridique. Il avait compté sur ses conseils pour remonter sur le trône, et surtout pour s'y maintenir par la justice et par l'amour de ses peuples. Les rois, placés au faîte de la puis-

sance ainsi que sur le sommet d'une haute montagne, ont besoin de serviteurs vigilans, qui portent à leur oreille la plainte de l'opprimé, et les aident à distinguer au loin la cabane du pauvre, si petite aux yeux de ces maîtres du monde.

Le soleil s'abaissait vers les monts de Kornwall, lorsque le héros aperçut les cimes de la forêt comme enflammées de ses rayons. Une religieuse terreur se mêle à ses regrets. Attente cruelle en effet! Il va voir expirer au milieu d'un désert, sans secours, sans asile, le plus juste de ses amis. Des soldats faisaient la garde derrière une touffe de jeunes arbres. Il s'avance d'un pas plus rapide, et découvre au pied d'un chêne Nestus sanglant. Le prêtre du Seigneur lui tend les bras et pousse un cri de joie, mais un cri faible comme

celui de l'oiseau qui meurt sous le feuillage. — Approchez, ô mon cher Alfred! lui dit-il; je ne pourrai plus vous servir sur la terre, mais le roi du ciel a bien voulu me laisser le temps de vous voir sauvé des mains de vos ennemis. Que ne puis-je être aussi le témoin de votre triomphe! C'était le plus cher, le dernier de mes souhaits. Les instans de l'homme sont toujours tranchés avant que ses désirs ne soient satisfaits. Il a beau s'avancer dans la vie, la vie s'étend sous ses regards comme un horizon sans bornes; mais la mort tout à coup l'arrête. Pour vous, ô prince! vivez dans la crainte du Tout-Puissant; faites aimer sa loi, mais par l'exemple de vos vertus, et par votre douceur. Peut-être ai-je été trop sévère; peut-être ma mort est-elle un châtiment. S'il vous est donné

de soumettre les étrangers, que vos bienfaits leur apprennent à connaître le Seigneur; l'aimer, c'est le servir. Et puis enfin (car je sens que je vais vous quitter), quand vous serez sur le trône, accueillez les plaintes des malheureux; écoutez-les du cœur. O mon roi! leurs actions de grâces vous seront comptées dans le ciel. Achevant ces paroles, il se soulève avec effort de sa couche de feuillages, et tendant ses bras défaillans au monarque en pleurs: — Recevez mon dernier embrassement, lui dit-il; et vous, ô mon Dieu, recevez mon âme! — Il expire à ces mots. Alfred versait des larmes, mais sa douleur était sans amertume. La mort de Nestus n'avait rien d'humain. Ce n'était point cet affreux combat où l'homme, embrassant encore la vie qui le fuit, et se débattant contre

la douleur, succombe. C'était un passage mytérieux de la terre au ciel; c'était l'essor d'une âme qui brûlait de rompre ses liens terrestres, et d'aller s'unir à son Dieu.

Comme le roi demeurait pensif, les regards attachés à la terre, un bruit lointain se fit entendre vers les montagnes du midi. Bientôt il en voit descendre une troupe qui marche avec ardeur : il a reconnu ses soldats. — Dieu des batailles, qu'ils arrivent pour la vengeance, et que le sang du juste ne crie point en vain! L'heure est venue, fais-moi vaincre; ou si je n'ai pu fléchir ta colère, accorde-moi du moins un trépas glorieux! — Tandis que l'armée s'avançait, il rendit les derniers devoirs au malheureux Nestus. Le lieu même de sa mort fut la place de sa tombe; et pour avertir le chasseur de ne

point fouler ces vénérables restes, Alfred ne put y placer alors qu'une croix rustique, taillée à la hâte avec la hache d'armes des soldats.

Les guerriers, cependant, se pressent à l'envi autour de leur noble chef. Son âme généreuse semble avoir passé dans leur âme. Tous demandent à grands cris le combat. Ce fut avec peine qu'Alfred obtint d'eux de prendre une heure de repos pour laisser au soldat le temps de réparer ses forces, et pour attendre que la nuit eût répandu ses ombres les plus épaisses. Il ne doutait pas que les deux traîtres n'eussent déjà fait connaître aux Danois ses desseins, mais il espérait qu'en des momens si courts ils ne pourraient rémédier au désordre dont lui-même avait été le témoin dans leur camp. Il n'avait pas oublié non plus que l'étendard

merveilleux, qui leur inspirait tant de confiance, était aux mains de ceux qui venaient de marcher sur Cyndith.

Appuyé contre un chêne, il adressait du fond de son cœur, aux mânes encore présens de son ami, des regrets plaintifs. En élevant ses regards au ciel, il voit des ténèbres propices s'étendre au loin dans la campagne. — Il est temps de marcher, dit-il à ceux qui l'environnent; et son cœur frémit d'une impatiente joie. Ils n'avaient point avec eux de trompettes, voix bruyantes de la guerre. Le cor paisible des bergers donne le signal du départ, et ses sons qui, le soir, vont rassurer les esprits du voyageur retardé, empruntent de la nuit, des approches du combat, et des échos de la forêt je ne sais quoi de mystérieux et de

sombre. Il semble que la mort appelle les âmes de ceux que cette nuit va conduire à la nuit éternelle. Le soldat se lève avec promptitude, et son ardeur lui tient lieu du repos qu'il n'a pu goûter. Alfred marche à la tête des bataillons, et loin avant les plus hardis. Il ne songe qu'à combattre : il n'est plus que le premier soldat de son armée.

Ladmond dirige l'arrière-garde, et le centre obéit à Fermais. Dès qu'ils furent arrivés à la hauteur des bois qui s'étendent le long de Sommer, ils aperçurent, au pied de la colline opposée, un grand nombre de feux dans le camp des Danois. A cette vue, ils marchent d'un pas plus rapide. Ainsi l'épervier, dès qu'il a reconnu sa proie, se précipite sur elle du haut des airs. Le bruit, à mesure qu'ils approchent, s'aug-

mente à leur oreille et trahit l'agitation des ennemis. — Ils seraient plus tranquilles, s'ils étaient prêts à nous repousser, s'écrie Alfred.

Comme ils arrivaient en silence, une sentinelle les découvre, et pousse le cris d'alarme. Mille cris y répondent, et la première flèche a fendu les airs. Alfred aussitôt s'élance, et tous les Saxons sur ses pas. La barrière, tombée sous la hache, présente un passage inutile : au même instant, d'un et d'autre côté, l'enceinte est franchie. A quelques pas de l'entrée éclatait un immense brasier, dont la flamme éclairait au loin les approches du camp. Les soldats, à l'exemple d'Alfred, rejettent le bouclier sur leur épaule, saisissent des brandons enflammés. D'une main ils lancent la mort; de l'autre l'incendie. Parmi les Danois

se distinguait un guerrier d'une stature prodigieuse, et d'un courage égal à sa force. Il se prétendait issu des géans, et s'appelait Ymer, ainsi que le père de cette race fabuleuse. Dans l'esprit crédule du soldat, Ymer partageait avec l'étendard sacré, la gloire d'être la sauve-garde de l'armée. Aux premiers cris de la sentinelle, les Danois coururent à sa tente, plus haute d'une coudée que les plus élevées. — Quoi! mes amis, leur dit-il, c'est ce chanteur efféminé qui vous frappe ainsi de terreur? Dans peu d'instans il ne sera plus pour vous qu'un objet de pitié. — A ces mots il saisit sa lance, jeune frêne qu'un laboureur avait abattu pour en faire le timon de son chariot, et qu'Ymer avait choisi par orgueil, quoique le poids n'en fût pas léger à son bras. Il s'avance

au milieu des soldats, qui cherchent leurs armes à la clarté de l'incendie. Son immense pannache guide ses compagnons et leur tient lieu d'étendard : ils se flattent de trouver sur ses pas et leur salut et la victoire. Ses regards planent au-dessus des flots de la bataille. Du côté de la colline il voit plus de flammes, plus de tumulte; il voit aussi tomber plus de victimes. C'est là qu'il cherche Alfred. A peine il atteint le héros, qu'un vaste cercle s'ouvre autour d'eux ; et comme si chacun leur remettait son sort, tout autre combat est suspendu. Le prince mesure son redoutable adversaire, comme le voyageur mesure la colline que ses pas vont franchir ; sans effroi, sans étonnement. Qu'il y avait de mépris de la mort dans ses regards ! — Guerrier, lui dit-il, tu ne t'atten-

dais pas hier à me combattre, lorsqu'au banquet de ton prince, je vidais après toi la coupe des festins ?— Cette coupe ne servira plus. Demain elle sera remplacée par le crâne d'Alfred, rehaussé d'un cercle d'or. C'est la seule couronne que tu doive jamais porter. Meurs. — A ce mot, qu'il regarde comme l'arrêt du prince, il tourne contre lui sa lance. Alfred n'a point tenté de lui opposer son bouclier. Agile comme l'habitant de l'air, il s'est écarté, mais au même instant il lance à son adversaire un javelot qui ne s'arrête pas à la cuirasse. Il tire son épée, s'approche, et va frapper, lorsque Ymer le saisit par le cimier de son casque, et se penchant vers la terre, le repousse, et met entre eux la longueur de son bras. Toute sa vigueur et toute la masse de son corps pèsent sur le

r o s : entraîné par la courroie qui ui presse la gorge, il va perdre la respiration et la vie, ou tomber aux pieds du géant. Dans cette extrémité, et déjà bien près de la mort, il soulève sa main roidie, et trouve encore assez de force pour détacher le lien fatal qui retenait son casque. Il s'élance aussitôt, et choisissant l'endroit où l'armure inférieure s'étend vers la cuirasse, il plonge son épée toute entière dans le flanc de l'étranger. Ymer chancelle, comme un haut peuplier agité par les vents. Alfred le pousse de ses mains victorieuses, le renverse sur la terre. La terre ébranlée retentit au loin d'un bruit sourd qui porte l'épouvante au cœur des étrangers. Alfred ne s'arrête point à contempler sa victime; il n'oublie pas qu'il attaque avec mille soldats toute une armée. Il ordonne à ses guerriers

de porter devant eux, sur le fer d'une lance, la tête du géant, couverte de son casque.

Tandis qu'ils obéissent et s'avancent, précédés de cet horrible étendard, le roi, suivi de quelques soldats d'élite se fraie un passage vers la forteresse. Nul garde n'en défendait plus l'entrée. Il monte les degrés de la tour. Mais que trouve-t-il dans ces murs délaissés? La solitude, les ténèbres et le silence. Il pousse un cri d'étonnement et de fureur. Les voûtes seules lui répondent, et retentissent long-temps d'un bruit égal aux sons de la trompe. Il s'avance vers la fenêtre profonde où sa chère Alsaïthe reçut ses sermens. Il reconnaît le peuplier favorable qui le soutint sur ses antiques rameaux et le rapprocha de son amante. Près d'abandonner ce

lieu, il aperçoit sur la muraille, à la clarté des brandons enflammés, des chiffres nouvellement tracés. Peu de jours auparavant, la main d'Alsaïthe, brûlant de s'unir à la main d'Alfred, avait entrelacé du moins ces lettres amoureuses.

Comme Alfred quittait cette enceinte toute remplie de souvenirs si chers, un Danois désarmé s'offre à sa rencontre. Il l'interroge; il apprend de lui, qu'au premier avis des deux transfuges, Gozon avait fait partir Alsaïthe sous la garde d'une troupe nombreuse. Mais la voix des batailles appelle le héros : il étouffe sa douleur, et brûle de venger sur les Danois son espérance déçue.

Les hordes ennemies, retranchées derrière les fossés au delà de leur camp, résistaient encore, ou plutôt semblaient renfermer, au milieu

des flammes, les téméraires Saxons. D'un côté combattait Gozon, et de l'autre le fameux Hasting, la terreur des chrétiens. Mais Ladmond, mais Fermais aperçoivent Alfred : une généreuse honte s'empare de leurs cœurs. Son aspect produit sur ces guerriers, l'effet d'un souffle impétueux sur un incendie. Ils se précipitent dans le fossé. Vainement une épaisse nuée de dards va fondre sur leur tête. Ils s'élancent une seconde fois, et près d'atteindre l'autre bord, saisissent avec force l'ennemi qui les repousse. Alfred les voit rouler ensemble jusqu'à l'extrémité de la pente. Tandis qu'ils se débattent, suivi du reste de ses soldats, il franchit le fossé rempli de combattans, et se jette avec ardeur au fort de la mêlée. Sa course a paru comme le sillon de la foudre au milieu de la tem-

pête. La mort suit son épée : toute l'horreur des combats s'amasse autour de lui. Le Danois même, en défendant ses jours, cherche d'un œil inquiet qui pourra résister au héros. Mais c'en est fait, Hasting et Gozon supportent à peine l'effort des deux nobles amis d'Alfred. La commune épouvante n'a pas atteint leurs cœurs. Ils cédent cependant, enveloppés, entraînés dans la fuite de leurs soldats, et lancent des traits meurtriers. Ainsi lorsqu'une tour, dont l'ennemi, par une voie souterraine, est venu saper les fondemens, tout à coup s'écroule, on voit quelques pans de muraille rouler, entiers encore, au milieu d'un torrent de débris.

Les feux de l'incendie, réfléchis au loin par le fer, montrent les derniers fuyards pressés d'atteindre

les ténèbres. Il ne reste plus sur le champ du combat que les vainqueurs et les morts. Quand le soleil revint éclairer la campagne, les Saxons, se voyant comme perdus au milieu d'un camp si vaste, ne pouvaient croire à leur triomphe. Alfred, malgré sa valeur impatiente, n'ose poursuivre des ennemis qui, pour accabler ses soldats, n'ont besoin que de les compter. Il connaît l'inconstance des peuples : il espère que le bruit de ce premier succès grossira promptement son armée.

Mais ce n'était point assez. Sans un secours inattendu, sans un nouveau bienfait du ciel, il eût péri comme le naufragé, qui, rappelant son courage, tente un nouvel effort pour prolonger ses instans : hélas ! en vain il va traverser toute la sombre plage qu'il embrasse d'un

regard sans espoir. Au delà des flots qu'il aura vaincus, d'autres flots encore, des flots sans nombre l'attendent, prêts à l'engloutir.

Alfred venait de goûter quelque repos, lorsqu'aux premiers rayons du soleil, Oswald, précédé de l'étendard sacré, se présente devant lui. C'était ce même guerrier qui, pour veiller aux intérêts de son maître, avait été se renfermer dans les murs de Cyndith. A l'arrivée des Danois, il avait marché contre eux, et la victoire était échue à ses armes. La moitié des intrépides habitans de la forteresse, et nombre de Saxons accourus sous leur bannière l'entouraient en foule. A peine, en quelques mots, le comte eut appris au monarque l'issue de leurs entreprises, que le gouverneur de la ville met un genou en terre, et commence de

s'excuser : Alfred le relève, et le serrant dans ses bras : — J'ai tout entendu, lui dit-il ; la victoire a parlé. Ah, si je vous pardonnais, à vous, comment pourrais-je pardonner aux coupables !

Tous les soldats aussitôt viennent admirer l'étendard merveilleux que souvent ils avaient aperçu dans les batailles. Les filles du fameux Lodbrog l'avaient tissu dans une seule journée, par le secours des esprits de l'enfer. Il représentait l'oiseau de l'imposteur Odin, et si l'on peut se reposer sur la foi de nos aïeux, les Danois étaient sûrs de vaincre quand ils voyaient cet oiseau s'agiter et battre des ailes : mais, au contraire, s'ils le voyaient pendre sans mouvement et comme sans vie, c'était un présage infaillible du triomphe de leurs ennemis.

Dès cet instant, vous eussiez vu les sujets du noble prince accourir de toutes parts sous ses drapeaux. Le laboureur oublie sa charrue, le berger ses troupeaux ; l'époux abandonne son épouse, et ses tendres enfans qui le rappellent ; celui dont l'âge encore trop tendre lui permet à peine de poursuivre les hôtes des bois, échappe aux embrassemens de sa mère en pleurs. Le voyageur étonné ne trouve plus dans les campagnes que solitude et que tristesse. Le camp d'Alfred renferme l'Angleterre. Ainsi les sujets, soit qu'ils rentrent dans le chemin du devoir, ou qu'ils osent s'en écarter, décident souvent la fortune en se hâtant de la devancer.

Un changement si prompt avait jeté les Danois en de vives alarmes. Ils étaient encore nombreux et puis-

sans; mais l'imprudent qui s'est endormi sur les présens de la fortune, au premier revers croit avoir tout perdu. Alsaïthe profitait de ces momens orageux pour solliciter Gozon de recevoir l'eau du baptême, certaine qu'une fois soustrait à l'empire de ses prêtres ambitieux, il ne serait pas éloigné de former avec Alfred les liens d'une paix utile à tous deux. Ses conseils n'étaient pas sans effet sur un cœur soumis à l'amour, mais le grand prêtre d'Odin, l'artificieux Osbern, tantôt rappelait le prince à toute sa fierté, et tantôt maîtrisait sa faiblesse, en portant à son oreille les murmures séditieux qui s'élevaient dans l'armée. Il voulait éloigner Alsaïthe, et pour y réussir, il employait jusqu'à la générosité. Il avait tenté plus d'une fois de déterminer son maître à briser les fers

d'une princesse, qui se montrait également insensible à son amour, et constante dans sa tendresse pour un autre. Las enfin de tant de détours, il résolut de tenter un dernier coup contre les Chrétiens. Le conseil était assemblé dans une salle de l'antique château de Cliffort. Les chefs, sombres comme les rochers du Balva lorsque la tempête vient à noircir leurs fronts, les chefs venaient d'exposer les maux que souffrait l'armée, et les maux plus grands qu'elle avait à redouter. Un morne silence succédait à leurs plaintes. Tout à coup, et comme poussé d'une inspiration divine, le grand-prêtre se lève. — Il n'est que trop vrai, s'écrie-t-il, mais la vérité ne s'est pas montrée toute entière. Qui déchirera son voile? Qui parlera devant un roi? Celui dont l'amour est plus fort que

la crainte, le ministre des Dieux. Prince, sais-tu que la menace est sur les lèvres de tes soldats? Sais-tu qu'ils osent t'accuser de nos malheurs? L'étrangère occupe toujours ta pensée, disent-ils; et chrétienne, elle détourne par ses avis au-dehors, ou son pouvoir sur ton esprit, tous les coups prêts de tomber sur les Chrétiens. Ils disent vrai. Oui Seigneur; depuis qu'un fol amour t'asservit, ton bras, naguère invincible, n'a porté que de faibles coups. Ramène la confiance au cœur de tes guerriers; la victoire sous tes drapeaux. Triomphe d'un amour payé d'indifférence : brise les fers de l'ingrate Alsaïthe. Ou s'il en coûte trop à ton cœur de la voir passer dans les bras d'un rival, fais plus encore; jette une frayeur éternelle dans l'âme des révoltés, en immolant toi-même

à nos Dieux cette beauté qui chaque jour les offense par ses mépris. — Il a dit. Le prince, cachant sa colère sous une imposante et sombre majesté. — Je pardonne au zèle insensé d'un prêtre, lui répond-il ; si quelque autre eût osé me demander le sang de la princesse, il eût payé de tout le sien tant d'audace et de cruauté. C'est ainsi que l'on fait trembler les rebelles. Si les Danois m'ont nommé leur chef, c'est pour leur donner des lois, non pour en recevoir. Ce n'est point à moi, c'est à nos guerriers, c'est aux Dieux même qu'il faut demander pourquoi nos ennemis sont demeurés vainqueurs. Quels étaient mes devoirs, et quelles sont mes fautes? Mon bras, dis-tu, s'est ralenti. N'ai-je pas combattu le premier quand un ennemi perfide est venu nous surprendre? N'ai-je

pas combattu le dernier, quand mes soldats ont cherché leur salut dans la fuite? Prêtres ou guerriers, qu'ils me suivent au jour du combat, ceux qui se plaignent de leur chef, et qu'ils vengent leur gloire et la mienne!

Osbren ne s'était point flatté d'obtenir une telle victime; mais en allarmant Gozon sur ses intérêts les plus chers, il voulait du moins l'exciter à poursuivre sans relâche les Chrétiens. — Puisque tu ne saurais consentir à ce grand sacrifice, reprend le pontife, il en est un autre qui ne te coûtera point de larmes, et qui peut, d'un seul coup, terminer nos malheurs. Ecoute : tu connais l'ardeur des Chrétiens à répandre le culte de leur Dieu. Faisons tourner contre eux cette fureur ambitieuse : offre à leur prince de re-

cevoir le baptême; et pour ramener sa confiance tant de fois trompée, ordonne à tes soldats de lui rendre les armes. Ils conserveront cependant un poignard; et lorsque rassemblés avec nous dans le temple, les Chrétiens s'apprêteront à lier notre foi, je donnerai le signal, et nos ennemis tomberont égorgés. — Que dis-tu? Moi, je trahirais... — Je sais que ton courage superbe s'indigne de la ruse, et méprise une victoire sans péril. Mais n'as-tu pas déjà vaincu cet ennemi qui va peut-être t'accabler? Ne l'as-tu pas vu, secondé sans doute par un art surnaturel, pénétrer dans tes camps, prendre place à ton banquet, assister à tes conseils, te braver et te charmer tour à tour, tantôt sans asile, tantôt suivi d'une armée; aujourd'hui victorieux, demain fugitif,

et toujours redoutable. Qu'espère-tu? qu'un heureux combat va réparer la fortune de tes armes? Eh bien! cette victoire n'enfantera qu'une éternelle vicissitude de succès et de revers, dans un pays où tu peux régner seul. Tant qu'Alsaïthe conservera l'espoir de retrouver son Alfred, jamais elle ne recevra de toi le nom d'épouse. L'occasion va t'échapper: sois vainqueur aujourd'hui, il te restera toute la vie pour être généreux.

Les chefs, sans respect pour leur prince, sans attendre sa parole, applaudissent à ce discours et poussent de grands cris. Amollis par les douceurs de l'abondance et de la paix, et comme les guerriers vulgaires, satisfaits de leurs premiers exploits, ils ne voyaient plus dans la guerre qu'un pénible métier. La gloire était sans éclat à leurs yeux. Gozon, ébloui

par l'adresse du grand-prêtre, fut entraîné par la honteuse véhémence de ses guerriers. En devenant complice de la plus lâche perfidie, ce prince appelait l'avenir pour la réparer, et l'espérance de ses vertus incertaines combattaient déjà ses remords.

C'était par des ressources bien différentes qu'Alfred espérait obtenir la victoire. Il avait partagé ses soldats en plusieurs troupes, et les avait accoutumés à connaître la voix de leurs chefs. Les armes manquent-elles à leurs bras, ils abattent dans la forêt voisine les longues branches du frêne et de l'érable. Un fer (débris des instrumens qui ouvrent le sein de la terre), aiguisé à la hâte, apesantit l'extrémité de la lance. A peine dépouillé de ses feuilles, le rameau devient tantôt une javeline,

effroi des boucliers, et tantôt une flèche, messagère de la mort. Le coursier, qui bondissait dans les vastes prairies, et celui qui, rival du bœuf pesant, traçait un pénible sillon, soumis au même frein, tressaillent sous le poids inaccoutumé des armes.

Le soleil descendait vers les montagnes de l'occident. La trompette se fait entendre, et le héraut, parcourant les quartiers, transmet aux Saxons l'ordre de se tenir prêts à combattre. Alfred se montrait partout, et l'aspect de ce jeune guerrier, échappé comme par miracle à de si grands périls, faisait naître au cœur du soldat l'espérance et la joie. Comme il retournait sous ses pavillons, un guerrier danois se présente aux portes du camp; c'est Hasting. Nul autre n'avait paru plus capable

de remplir un semblable message. Alfred, irrité de ses longs malheurs et de la captivité d'Alsaïthe, avait promis dans son cœur de rejeter les paroles de la paix. Il écoute l'étranger cependant, et, de son javelot, trace en l'écoutant diverses figures sur le sable; mais lorsque, messager de l'armée entière, Hasting offrit de se soumettre à la loi du Christ, toute la colère du roi se brisa contre une si haute pensée. — J'accepte au nom du Seigneur la promesse que vous m'apportez, répond-il : lui-même il en surveillera l'accomplissement. Sa voix calme les tempêtes et retient le glaive de la guerre. Ce ne sera point en vain que vos cœurs l'auront entendue. Je m'y soumets aussi : dès demain vous pouvez m'envoyer les otages. Regardez-moi déjà comme votre allié, et que mes pavil-

lons vous offrent un asile jusqu'au retour du soleil.

Hasting se réveilla le premier. Il voyait assoupi d'un sommeil profond et paisible un roi près de périr par la trahison la plus noire ; il se voyait lui-même au milieu de tant d'ennemis, non moins respecté que parmi ses soldats : il éprouva je ne sais quel trouble, seul remords des pervers. Alfred, en ouvrant les yeux, fut frappé de son agitation ; mais un tel crime était bien loin de sa pensée, et le nom du Seigneur, mêlé à leurs sermens, écartait de son esprit toute apparence de trahison. — Qui peut vous troubler ainsi, lui dit-il ? Alfred se croirait en sûreté sous votre tente : pensez-vous que l'hospitalité soit moins sacrée pour lui ? — Seigneur, répond le Danois, si le nom d'Hasting est venu jusqu'à votre oreille, vous

savez qu'il ne connaît pas la crainte. Et pourrais-je douter de votre foi, quand nous venons nous soumettre à la parole de vos Dieux! — Quel jour, quel lieu choissez-vous? — Le jour le plus prochain, le temple le plus vaste. — Demain, dans Exeter. — Nous y serons. —

— Tu viens de marquer ton dernier jour et ta tombe, dit Hasting, aussitôt qu'il fut sorti du camp. — A peine il était de retour près des siens, que le bruit de son important message avait pénétré dans la prison d'Alsaïthe. Le premier cri de son cœur fut un cri de joie; mais ce mouvement si doux fut bientôt suivi de la plus cruelle inquiétude. Sa captivité, le silence farouche qui régnait dans le camp, les apprêts, l'agitation, le mystère, tout excitait sa méfiance. — Est-ce donc ainsi que

les cruels se préparent à la paix, s'écriait-elle, et ne pouvant supporter un doute si pénible, elle appelle un des soldats qui gardent la prison. — Allez trouver votre prince, lui dit-elle, et demandez-lui, de ma part un instant d'entretien. — Gozon savait très-mal dissimuler; il craignait les regards d'une amante alarmée : d'ailleurs, il lui en coûtait de paraître à ses yeux dans le moment où il tramait de si noirs complots. Il rejeta sans hésiter la prière du soldat. Ce refus ajoute aux soupçons d'Alsaïthe; elle supplie ses gardes, mais plus prompte que la biche menacée des traits du chasseur, elle leur échappe plutôt qu'elle ne les fléchit. Gagnés par ses vertus et ses grâces, ils n'osèrent pas l'arrêter.

Elle entre sous la tente de Gozon, et d'abord s'efforce de lui cacher

ses craintes. — Ah! seigneur, lui dit-elle, excusez mon empressement! Est-il vrai que vous consentiez à recevoir notre sainte loi, à ne plus voir qu'un ami dans Alfred, à me rendre la liberté!.... Mais seigneur, quels sombres regards! Le Dieu des Chrétiens vous a parlé, il répand une douce joie dans les cœurs qu'il éclaire, et pourtant..... — Que vous êtes injuste, lui répondit Gozon, espérant cacher son trouble dans ses discours mieux que dans son silence! Avez-vous donc pensé que je pusse renoncer sans regret à mes Dieux, au trône d'Angleterre, à ma gloire, à vous qui m'êtes plus chère que ma gloire et mon trône et mes Dieux? — Cruel, lorsque vous attachez tant de prix à ces biens, puis-je ne pas douter de votre foi! Ah! si le Dieu que j'adore avait touché votre âme,

vous marcheriez à lui avec un cœur soumis, un front serein, vous mettriez votre gloire à le servir : vous n'envieriez pas au plus infortuné des princes le trône de ses pères, et le cœur qui lui resta fidèle dans ses malheurs. Mais, peut-être ai-je conçu des soupçons injustes. Non, vous ne souillerez point votre gloire par la plus lâche trahison! En horreur à vos nouveaux sujets, suspect à vos alliés, odieux à vous-même, vous verriez toujours entre le trône et vous, le corps sanglant d'Alfred : dans votre sommeil, dans des festins, il serait toujours devant vos yeux. Son sang vous poursuivrait partout. Partout il vous crierait : Je me fiais à ta parole, et tu m'as assassiné ! Jamais, jamais prince plus coupable n'aurait enduré de plus horribles châtimens. N'étouffez point la voix qui s'élève

dans votre sein, et gardez de vous méconnaître! Victime de votre injustice, plus d'une fois, cependant, je vous ai vu généreux. Vous n'êtes pas né pour le crime, et si, dans quelque affreux moment, poussée par une main perfide, votre main pouvait le commettre, le remords vous défendrait d'en recueillir le fruit.

Connaissez-vous le Dieu que je sers? Savez-vous quelle est sa puissance? Alfred, irrité par de longs malheurs et par de mortelles offenses, brûlait de verser votre sang, il marchait déjà contre vous: l'intérêt du Seigneur se montre dans la paix. A l'instant il quitte les armes, il vous tend les bras. Si vous en profitiez pour lui percer le sein, vous appelleriez sur votre tête les foudres du courroux céleste. Vous fûtes un heureux guerrier; soyez un héros.

Osez poursuivre la guerre, ou sachez conserver la paix. Mais c'en est trop, peut-être vous voyez mon trouble, mes tourmens; daignez me rassurer par un serment solennel : je puis croire encore à votre promesse. — Gozon semblait agité de sentimens tumultueux : ses paroles ne les trahirent point. — Je connais mon devoir; je saurai l'accomplir : vos soupçons m'offensent; et tant de marques de tendresse pour Alfred sont peu faites pour m'inspirer le désir de la paix. — A ces mots Alsaïthe se retire en silence. Ses inquiétudes n'étaient pas dissipées. Elle avait cru voir seulement que la résolution du prince n'était pas irrévocable, qu'elle répugnait surtout à sa fierté. Elle se flattait aussi qu'Alfred se tiendrait en garde contre les pièges d'un ennemi implacable jusqu'alors, et

qu'elle-même trouverait peut-être quelque moyen de l'avertir Mais la méfiance de Gozon lui en interdit bientôt l'espérance ; il ordonna de la garder avec plus de sévérité que jamais.

Dès le lendemain, les deux armées se mirent en marche pour Exeter ; les Saxons renonçant avec regret à la guerre, et les étrangers méditant avec joie le meurtre et la trahison.

Sous les murs de la ville, devant la porte qui regarde l'orient, s'ouvre une vallée spacieuse, où les jeunes hommes allaient tirer de l'arc, dompter leurs chevaux, et se disputer le prix de la course. C'est là que se rendit Alfred, pour attendre les Danois qui devaient y passer. Quelques guerriers sont envoyés au-devant de leurs pas, afin que, venant à découvrir les Saxons, ils ne puissent

redouter aucun piège. Ils arrivèrent avant le milieu du jour. Les yeux d'Alfred cherchaient en vain la princesse. — Je ne vois pas Alsaïthe, dit-il enfin ; n'est-ce pas ici, en ma présence, que vous deviez lui rendre la liberté ? — Elle n'a pu nous suivre dans une course aussi rapide, répondit Hasting. Elle marche sur nos pas, et ce jour même la verra près de vous. — Le roi, justement étonné d'un semblable délai, n'insista pourtant pas davantage : il ne voulait point mêler aux intérêts sacrés de la religion, les intérêts de son amour ; se reposant sur son épee de l'accomplissement des traités. Il observait en silence le prince danois, qui gardait le maintien farouche d'un ennemi. Cet étranger, prêt à consommer la perfidie, rougissait de se montrer perfide, et s'efforçait ainsi d'affaiblir

à ses propres yeux, l'horreur de son forfait. Il déposa le dernier son cimeterre, sa lance, et répandit, en les jetant sur le faisceau des épées de ses soldats, des larmes de dépit. Ce qui n'était que le remords d'un crime déjà commis dans sa pensée, parut au héros le gage de sa bonne foi : tant le cœur de l'homme enferme de mystères !

Les rangs de l'une et l'autre armée, à la voix des chefs, s'étaient approchés, sans se confondre ; la voix qui réunit les cœurs n'avait point parlé. Les habitans se réjouirent d'abord de l'arrivée des Danois ; mais l'allégresse qui n'est point partagée s'évanouit comme les pâles rayons qui percent un ciel orageux. Toute vaste qu'était l'église, elle ne put recevoir tous ces fils de la guerre : le plus grand nombre demeura sur

les places publiques, sur les remparts, et devant les portes de la ville. Cent prêtres, distribués au milieu des païens, devaient répandre sur eux l'eau salutaire du baptême. Près d'offrir le saint sacrifice, ils ne prévoyaient pas qu'eux-mêmes devaient être l'hostie immolée sur l'autel du Seigneur.

Avant de commencer la cérémonie, le respectable évêque prêcha la foi du Christ. L'esprit divin était descendu sur ses lèvres. Il avait retrouvé cette parole pénétrante, cet accent irrésistible dont se servirent les apôtres, pour apprendre au monde, plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, la puissance d'un Dieu, le supplice volontaire de son fils, et l'éclatante merveille de son cercueil échangé contre les cieux et l'immortalité. Il leur montra toute la

cruauté de leurs sanglans sacrifices, et fit retentir une fois au cœur de ces barbares, le cri de l'humanité. Tantôt il remplissait leur esprit des douceurs de la paix et des récompenses éternelles ; tantôt il les effrayait des horreurs de la guerre et des foudres de la malédiction. Il opposait à la férocité des prêtres d'Odin, la douce parole de Jésus-Christ. — Et gardez-vous de penser, ajoutait-il, que notre sainte loi puisse amollir le courage : elle s'est établie au milieu de la proscription, de la misère et des supplices : elle est née du sang même de ses martyrs. N'a-t-on pas vu nombre de ces Romains, maîtres du monde, abandonnant leur ville superbe, méprisant jusqu'à la lumière du jour, chercher les forêts les plus épaisses, les cavernes les plus sombres, et préférer à tous

les plaisirs, à toutes les pompes, à toutes les gloires du siècle, les fruits sauvages de leur désert, l'eau de leurs ruisseaux, et la contemplation de la croix. Et trop souvent, arrachés de leurs solitudes, livrés à la rage des bêtes féroces et d'une vile populace, livrés à la cruauté des bourreaux qui n'avaient point assez du fer et du feu pour éprouver leur chair palpitante, qui déchiraient leurs membres, qui les faisaient brûler ainsi que des flambeaux dans les jardins des empereurs, et, par un art plus horrible encore, prolongeaient leur existence afin de prolonger leur mort, ne les a-t-on pas vu sourire à leurs bûchers, les bénir, défier la douleur, et du sein des tourmens, proclamer leur Dieu, vainqueur des faux Dieux. Vous-mêmes, ô étrangers! vous, qui dans ce jour solennel, venez ab-

jurer ici le culte de vos idoles, n'avez-vous pas éprouvé mille fois la constance et la fermeté des Chrétiens? Eh bien, parlez! En a-t-il été un seul qui ait voulu racheter sa vie en renonçant à son Dieu? Ah, rendez-vous, ne différez pas! Il vous appelle : soumettez-vous à lui, soumettez-vous du fond de vos cœurs. Rien ne saurait vous arrêter : cet honneur du monde auquel vous attachez tant de prix, votre honneur est demeuré sans tache. Ce n'est point à la voix d'un homme, c'est à la voix de Dieu même que vous avez déposé vos armes. — Il s'arrête à ces mots, et se tournant vers Gozon : — Seigneur, reconnaissez-vous la loi de Jésus-Christ, lui dit-il, d'une voix plus douce? — Le prince danois vivement ému, hésitait : — Oublions nos discordes passées, lui dit Al-

fred. Vous allez devenir mon fils, selon la parole du Sauveur, et je vous chérirai comme un frère. Jurez donc, (car la parole du brave est sacrée pour moi), jurez sur votre épée, sur la croix même de ce Dieu dont vous allez embrasser la loi, que vous êtes venu dans un désir sincère de la paix ! — J'y suis venu pour te percer le cœur, dit l'étranger; mais j'abjure à jamais cette horrible pensée. Dès que je me suis vu dans ce temple, j'ai senti chanceler une résolution prise à regret. Une voix puissante m'a crié : *Sois chrétien !* Je suis l'ami d'Alfred. — Et voyant quelques Danois tirer leurs poignards, — Je suis son défenseur, ajoute-t-il encore ! — Fils intrépides du redoutable Odin, s'écrie le grand-prêtre, en élevant le fer caché sous son manteau ; confondez le sang

d'un traître avec le sang de vos ennemis ? Quand vous êtes armés, quand il ne vous reste plus qu'à frapper, pourriez-vous renoncer dans un instant à votre conquête, à votre gloire, à la religion de vos pères ! De ce brillant palais ouvert à vos exploits, ils vous crient : Ne démentez point votre race ; vivez et mourez comme nous ! On vous parle de perfidie ! Les perfides sont ceux qui trahissent leurs Dieux ; ceux, qui, sans l'aveu de leurs compagnons, osent présenter aux ennemis la main de la paix. On vous parle de perfidie? Les Chrétiens, il est vrai, s'offrent désarmés à vos coups ; mais ce n'est point au combat, c'est au sacrifice que la voix des Dieux vous appelle. Ne comptez-vous pour rien la gloire de leur plaire ? Ah! combien les réjouira cette immense hécatombe,

offerte dans le temple même d'un Dieu qu'ils abhorrent ! Que de victoires ce jour promet à votre bras ! Mais c'est trop différer, quand aucun de vous ne balance : imitez-moi ; frappez ! — Tandis qu'il parlait, les Saxons avaient saisi les flambeaux, les marche-pieds, les bancs, les saintes effigies des martyrs, enfin tout ce que des bras vigoureux pouvaient arracher du sol et des murailles. Le désespoir enfantait des armes. Le sang avait déjà coulé. Le prêtre d'Odin, à peine a prononcé des paroles séditieuses, qu'il s'élance, près de trancher les jours de son prince. Mais nombre de Danois se rangent du côté de Gozon, et la cause du Dieu d'Israël ne compte pas moins de défenseurs que celle des faux Dieux. Hasting, après le trépas du roi, peut aspirer à sa cou-

ronne : il lève le fer contre lui : traître et parricide, il combat, au nom du Ciel, pour ses seuls intérêts. Ces voûtes, qui n'avaient jamais retenti que de cantiques harmonieux, frémissent, ébranlées par le bruit des combats.

Alfred, pressé de toutes parts, s'élance dans le sanctuaire; un enfoncement de la muraille lui présente un asile contre toute surprise : c'est là qu'il va soutenir un combat moins inégal. Il était armé d'un fer informe et pesant, arraché d'une haute colonne soutenue jusqu'alors par cet appui. Mais l'épée d'Hasting sait atteindre son sein généreux, et ses amis, ô désespoir! ses amis voient couler son sang, et ne peuvent le défendre! Le monarque cependant, loin de céder à la douleur d'une pro-

fonde blessure, ne ralentit point ses coups, et sent redoubler sa fureur. Hasting et le grand-prêtre l'attaquaient ensemble : il veut profiter de cet instant, et les faire descendre ensemble chez les morts. Non loin de lui s'élevait sur un pilier couvert de sculptures, un énorme bassin de marbre : là reposait l'eau sainte qui lave le péché de notre premier père. Alfred (le Tout-Puissant fortifiait sans doute son bras), Alfred arrache de la muraille la fontaine sacrée : il élève jusqu'à la hauteur de son front cette masse énorme, et la lance sur les deux chefs. Ce coup terrible termine à la fois leur vie et le combat. Les Danois, saisis d'une mortelle épouvante, tombent aux pieds du héros; et ces barbares, prêts naguère à l'assassiner, osent

implorer sa clémence. — Vivez, leur dit-il, vous êtes vaincus : c'est assez!

Gozon se jette dans les bras du héros, et tous deux, sans tarder plus long-temps, jurent au pied de l'autel sanglant, une éternelle alliance. L'étranger, satisfait de régner sur la province de Mercie, devait rendre les deux royaumes (1) à leur souverain légitime, et recevoir en partant le baptême, ainsi que toute son armée.

Le jour suivant les deux rois se rendirent auprès d'Alsaïthe. Gozon lui présente la main d'Alfred : — Vous êtes libre, lui dit-il, et voici votre époux. Mais ne rejetez pas la prière de votre allié : pour former les nœuds prêts à vous unir, atten-

(1) Saxonia et Westsaxonia.

dez que je sois chrétien et que j'aie abandonné ces lieux. C'est un effort assez grand de consentir à votre bonheur; je sens trop que je n'en pourrais soutenir le spectacle. — Et se tournant vers Alsaïthe : — Exilé pour long-temps de votre présence, je m'efforcerai de vous oublier : vivez heureuse et cessez de me haïr.

Il s'éloigne à ces mots. La princesse demeure devant Alfred : dans sa surprise, dans l'excès de sa joie, sa bouche ne trouve point de paroles. De douces larmes coulent enfin de ses yeux. Le héros tombe à ses pieds : long-temps il tient ses genoux embrassés. O bonheur digne de tant d'amour! — Le ciel nous réunit, s'écrie-t-elle! je serai ton épouse!

Le songe des félicités de la terre brilla pour ce couple auguste. Al-

fred éleva jusqu'au ciel la gloire de son nom, mais ce fut par d'utiles travaux; ce fut dans des guerres entreprises pour la défense de la patrie, et telles que ses peuples ne cessèrent jamais de le bénir.

FIN DU TOME PREMIER.